

February 20, 2024

1. European Economics – Stagnation in France, Germany...

Page 2 : Brace for impact: Europe's economy looks to be heading for trouble (The Economist)

Page 4 : Pourquoi l'économie française s'enlise dans la stagnation (Le Point, Editorial)

Page 6 : «Le séduisant mythe de la réindustrialisation française» (Le Figaro, Guest Essay)

Page 8 : New growth forecast: Habeck: German economy develops "dramatically poorly" (FAZ, in German)

Page 10 : Back from the slagheap: As German industry declines, the Ruhr gives hope (The Economist)

2. Economics - Public Debt

Page 12 : L'objectif d'un déficit public à 4,9% du PIB en 2023 «probablement difficile» à tenir, avertit Bercy (Le Figaro)

Page 13 : Agnès Verdier-Molinié: «Le gouvernement voit arriver le mur de la dette avec la remontée des taux d'intérêt» (Le Figaro, Interview)

Page 15 : Nicolas Baverez: «Droit dans le mur de la dette» (Le Figaro, Columnist)

Page 17 : A travers l'Europe, le grand retour des restrictions budgétaires (Le Monde)

Page 22: Pour une politique de sobriété budgétaire au service de la croissance économique (Le Point, Guest Essay)

Page 24 : Germany is on its way into the debt league. (NZZ, Guest Essay)

3. French Political Culture – What the hell is a “Republican Arc”?

Page 27: «L'arc républicain», un espace politique à géométrie variable (Le Figaro, Opinion)

Page 29 : L'« arc républicain », un concept « destiné à exclure certains du champ de la légitimité politique » (Le Monde)

Page 31 : Dans un entretien inédit à « L'Humanité », Emmanuel Macron veut convaincre qu'il ne « mène pas une politique d'extrême droite » (Le Monde)

Page 33 : DIRE TOUT ET SON CONTRAIRE : L'arc républicain, cette arme qu'Emmanuel Macron retourne contre la République (Atlantico, Interview)

Page 35 : L'« arc républicain », selon Macron : une figure à géométrie très variable (Le Point, Editorial)

1. European Economics – Stagnation in France, Germany...

The Economist

[Europe's economy looks to be heading for trouble \(economist.com\)](https://www.economist.com)

Brace for impact

Europe's economy looks to be heading for trouble

Will policymakers still lift interest rates?

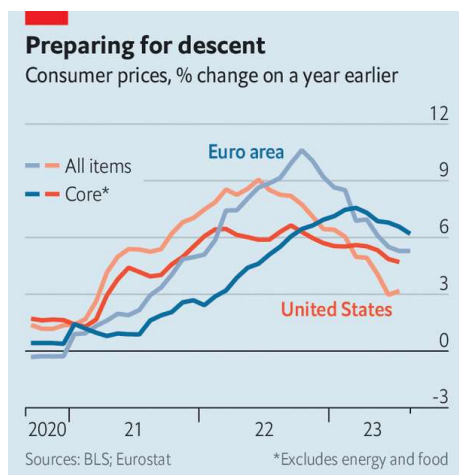


image: ap

Aug 31st 2023

Europe's summer was a strange mixture of heavy rainfall and wildfires. The continent's economy was also plagued by extremes. Inflation remained hot: prices rose by 5.3% in August compared with a year earlier. And officials are increasingly worried by the cloudy growth outlook. A recent drop in the purchasing managers' index (pmi) suggests the bloc is facing recession.

Ahead of the next meeting of the European Central Bank (ecb) on September 14th, policymakers will be worried by the possible emergence of stagflation (a situation in which low growth is paired with entrenched inflation). Christine Lagarde, the central bank's president, recently reiterated her commitment to bringing down inflation and setting interest rates at "sufficiently restrictive levels for as long as necessary to achieve a timely return of inflation to our 2% medium-term target". In plain English: the ecb would much prefer a "hard landing", featuring economic pain, to failing to reduce price rises.



The problem is that the ecb risks crashing the plane. Euro-zone inflation is proving as stubborn as the American variety. In Europe, price rises were sparked by increasing energy costs; in America, they were more demand-driven. But in both places inflation has followed a similar path, with Europe slightly behind. Now the question

is whether core inflation, which excludes volatile energy and food prices, will come in to land. So far, it is staying stubbornly high (see chart).

This is in part because Europe has, like America, so far managed to dodge recession. At the end of last year, when many expected a European downturn, monetary tightening had yet to hit the economy and national governments offered generous handouts in order to counteract the energy shock. The service sector showed decent growth, and industrial order books remained full from the post-covid boom.

Gloom is now spreading across the continent. The global economy is weakening, and order books have plenty of blank pages. State support for households is also running out. Retail energy prices remain higher than before last year's crisis; real incomes have yet to recover. Activity in the service industry contracted in August, according to the pmi survey. The sector is at its weakest in two and a half years.

Higher interest rates have also started to affect the European economy, as intended by the ecb's policymakers. Construction, which is traditionally sensitive to interest rates, is feeling the pain. Stingier bank lending is leading to a 0.4 percentage-point reduction in gdp growth each quarter, according to Goldman Sachs, a bank. Corporate insolvencies rose by more than 8% in the year's second quarter, compared with the first, and have reached their highest since 2015. The impact of tighter monetary policy will peak in the second half of this year, predicts Oliver Rakau of Oxford Economics, a consultancy.

A hard landing is thus almost guaranteed. But the return of inflation to the ecb's 2% target remains some way off. Two forces are pulling prices in different directions. One is the situation in the labour market.

Unemployment remains at a record low. Although firms are hiring fewer workers, there is no imminent danger of mass lay-offs—in part because bosses want to hold on to workers that are increasingly scarce in an ageing continent. As a result, wages across the bloc are rising, even if not by enough to make up for earlier inflation.

The other force, which is pulling down inflation, is weakening demand for goods and services. During the covid pandemic, price growth took off in advance of wage growth, causing companies' profits to rise strongly alongside inflation. If companies now find that demand is drying up, it is possible that inflation will fall at the same time as wage growth stays high, bringing profits back down. Indeed, prices on wholesale markets for goods are already falling fast, and import prices are also declining. At some point, these lower prices will be passed on to consumers.

Which of these two forces will win out? At the moment, it looks like the answer will be weak demand, since it has spread to the service sector, too. This suggests that euro-zone inflation might fall in relatively short order. But the ecb appears unconvinced, and seems ready to lift its main rate to 4.5% from 4.25%. Policymakers would be better off holding rates steady, so that they can assess the danger of a crash. ■

Pourquoi l'économie française s'enlise dans la stagnation

L'ÉDITO DE NICOLAS BAVEREZ. Faillite et chômage en hausse, déluge de normes, désindustrialisation... Pour sortir la France du bourbier, il faut regarder la vérité en face.



Le taux de chômage a augmenté de 7,1 à 7,5 % de la population active, ruinant les promesses de retour au plein emploi.
© Thierry Thorel / MAXPPP / PHOTOPQR/VOIX DU NORD/MAXPPP

Le taux de chômage a augmenté de 7,1 à 7,5 % de la population active, ruinant les promesses de retour au plein emploi. © Thierry Thorel / MAXPPP / PHOTOPQR/VOIX DU NORD/MAXPPP

Par [Nicolas Baverez](#)

Publié le 20/02/2024 à 07h11

Loin des déclarations officielles se félicitant de sa résilience face aux chocs, l'économie française connaît une longue stagnation. En 2023, la croissance a été limitée à 0,3 %, contre 0,5 % pour la zone euro et 2,5 % pour les États-Unis. Le taux de chômage est passé de 7,1 à 7,5 % de la population active, [ruinant les promesses de retour au plein-emploi](#). Le commerce extérieur a dégagé [un déficit de 99,6 milliards d'euros](#) après le record de 162,7 milliards enregistré en 2022, la diminution résultant de la seule amélioration du solde énergétique. Le tout avec un déficit public s'élevant à 5 % du PIB et une dette approchant 3 100 milliards d'euros. Les perspectives pour 2024 s'inscrivent dans la continuité de cette interminable asphyxie. La progression de l'activité sera limitée à 0,6 % en lieu et place des 1,4 % rêvés par le gouvernement. Le chômage poursuivra sa remontée pour toucher 8 % des actifs. Aucun progrès n'est attendu du côté du double déficit. La sortie de tout contrôle des dépenses et le ralentissement des rentrées fiscales conduiront à un déficit public de l'ordre de 5 %, et le trou béant de la balance commerciale s'établira de nouveau autour de 100 milliards d'euros.

En réalité, depuis la pandémie de Covid, l'économie française est à l'arrêt. La croissance a été réduite à 1,5 % depuis 2019, soit moins de 0,4 point par an. Et tous les moteurs de l'activité sont en panne. La consommation des ménages est bloquée [par la baisse du pouvoir d'achat](#) et l'effondrement de la confiance. Les entreprises, prises en tenaille entre la hausse des charges et des taux d'intérêt et l'atonie de la demande, n'ont d'autre choix que de couper dans leurs investissements et leurs effectifs. Les crises aiguës de l'immobilier, de la construction, du commerce [et de l'agriculture](#) provoquent une explosion des faillites, qui souligne la fragilité du tissu productif. Enfin, la France continue de perdre des parts de marché en raison de la chute de sa compétitivité prix et de l'échec de la montée en gamme, qui a par ailleurs abandonné la production de masse aux importations.

L'Europe prise en étau entre les États-Unis et la Chine

La situation est d'autant plus sérieuse que la dégradation de l'environnement de l'économie française s'accélère. La mondialisation éclate en blocs, et l'élection de Donald Trump se traduirait par un protectionnisme dévastateur pour nos dernières filières d'excellence, le luxe et l'aéronautique. La zone euro reste paralysée par la récession, par la crise du modèle mercantiliste de l'Allemagne, par la montée trop rapide des taux de la BCE et par l'incapacité des États à définir une politique économique commune. L'Europe est prise en étau entre [le](#)

[renouveau industriel des États-Unis](#) – porté par une énergie abondante, sûre et bon marché ainsi que par l'Inflation Reduction Act – et le dumping systématique organisé par Pékin pour répondre à [l'absence de demande intérieure en raison du krach immobilier](#), de la reprise en main de l'économie et de la société par le Parti communiste et de la défiance croissante de la population envers les autorités.

La maladie de langueur qui accable l'économie française est de nature structurelle, même si elle a été aggravée par l'enchaînement du Covid, des guerres d'Ukraine et de Gaza, du choc énergétique, du retour de l'inflation et de la remontée des taux d'intérêt. Elle découle d'un insoutenable modèle de décroissance à crédit qui cumule [la chute de la natalité et le vieillissement](#), la permanence du chômage de masse, la chute de la productivité de 5 % depuis 2019, la désindustrialisation (9 % du PIB), le déclassement de la recherche (2,2 % du PIB contre 3,5 % aux États-Unis), l'effondrement des services publics de l'éducation, de la santé, des transports, de la police et de la justice, la paupérisation de la population, [le surendettement public et privé](#). La seule source d'activité – en voie de dépérissement – provient de la demande artificielle nourrie par les transferts de l'État qui culminent à 34 % du PIB. Et ce au prix d'un besoin de financement de 296 milliards d'euros en 2024 qui conduit notre pays tout droit vers une crise financière majeure, comparable à celles qu'ont subies l'Italie en 2011 et le Royaume-Uni en 2022.

L'enfermement de l'économie française dans le piège de la stagnation n'a rien de fatal. Il est la conséquence d'erreurs de politique économique. Emmanuel Macron les a poussées à l'extrême en endettant la France de 750 milliards d'euros, non pour financer la réindustrialisation, la révolution numérique, la transition écologique ou le réarmement, mais pour distribuer du pouvoir d'achat fictif au nom du « quoi qu'il en coûte ». Loin de baisser les impôts et de simplifier, il a déversé un déluge de taxes et de normes sur un tissu productif exsangue. Sous couvert de « start-up nation », il a sapé les filières d'excellence française, de l'industrie nucléaire à l'agriculture en passant par la santé, l'automobile ou la construction.

Pour un nouveau contrat entre l'État, les entreprises et les citoyens

La croissance est plus que jamais indispensable à la cohésion de la société, à la stabilité de la démocratie et à la souveraineté de la nation. Elle n'a rien d'utopique. Et ce d'autant que notre pays continue à disposer de formidables atouts en termes de capital humain, d'épargne et d'institutions financières, d'énergie décarbonée, de pôles d'excellence publics et privés, d'infrastructures, de culture, de patrimoine et de francophonie. Mais ceux-ci sont systématiquement annihilés par l'État, son dirigisme et son malthusianisme.

La nouvelle donne, qui accorde la primauté à la géopolitique et à la souveraineté, constitue une ultime chance de sortir l'économie française de la stagnation, comme le prouve le renouveau productif et industriel des États-Unis. Mais il faut rompre avec les errements actuels. En cessant de cultiver le déni pour faire la vérité sur les problèmes structurels de l'économie française. En déterminant et appliquant une stratégie claire de restauration de l'offre productive autour de quelques priorités : la réindustrialisation ; l'innovation ; l'éducation ; le travail ; la réforme de l'État et le désendettement. En mobilisant l'énergie, la créativité et la volonté des Français. En nouant, comme en 1945, un nouveau contrat économique et social entre l'État, les entreprises et les citoyens. En assumant le choix de la production contre la rente, du marché contre la bureaucratie, de l'innovation contre le principe de précaution, de la souveraineté nationale contre l'aliénation du pays, via la dette, aux marchés financiers et à nos partenaires européens.

[Anne de Guigné: «Le séduisant mythe de la réindustrialisation française» \(lefigaro.fr\)](#)

«Le séduisant mythe de la réindustrialisation française»

Par [Anne de Guigné](#)

Publié il y a 2 heures



Quatre ans après le déclenchement de la pandémie, l'industrie n'est pas encore parvenue à surmonter le choc du Covid. 219080081/ipopba - stock.adobe.com

ANALYSE - Si l'attractivité du territoire national s'est nettement améliorée sous Macron, cela ne suffit pas à réindustrialiser le pays, ni à restaurer sa compétitivité.

«*Notre industrie revient.*» [Lors de sa déclaration de politique générale, fin janvier](#), Gabriel Attal ne pouvait pas passer à côté de ce mot d'ordre, martelé avec ferveur depuis cinq ans par tous les généraux de la macronie. L'affirmation n'est pas complètement fantaisiste. Après des années de délitement, [l'industrie française a cessé de déperir depuis quelques années](#). L'emploi industriel et l'investissement progressent même légèrement. Crier victoire paraît pourtant très exagéré quand les deux indicateurs les plus robustes du secteur, l'évolution de la production manufacturière, et celle de la valeur ajoutée de l'industrie, demeurent en zone grise.

«*La production de l'industrie manufacturière est à son niveau de 2015, ni plus ni moins*», commentait ainsi [le directeur de l'Insee, Jean-Luc Tavernier](#), il y a quelques mois. Les dernières données pour l'ensemble de l'année 2023, publiées par l'institut de statistiques fin janvier, n'ont pas modifié le constat. La production industrielle dans son ensemble apparaît légèrement inférieure au niveau enregistré en 2015, la production manufacturière légèrement supérieure. Quatre ans après le déclenchement de la pandémie, l'industrie n'est pas encore parvenue à surmonter [le choc du Covid](#).

«L'attractivité du territoire national s'est nettement améliorée sous Macron»

Sur les graphiques de long terme, la crise de 2008 et celle de 2020 marquent de nets points de rupture. À chaque fois, la production s'effondre, avant de rebondir au bout de quelques mois, sans toutefois parvenir à retrouver le niveau précédent. Le poids de l'industrie dans le produit intérieur brut (PIB) en volume recule aussi depuis 2001. Proche de 11 % au début des années 2000, il s'est stabilisé autour de 9,8 % depuis le Covid. Patrick Artus, conseiller économique de Natixis, ne considère pas alors la remontée du taux d'emploi comme une franche bonne nouvelle. «*L'emploi dans l'industrie manufacturière remonte à partir de 2019, mais cela est dû au recul de la productivité du travail dans l'industrie*», écrit-il dans une de ses dernières notes.

L'Élysée préfère mettre en avant les indicateurs plus flatteurs de l'Observatoire Trendeo. Selon cet institut, les annonces d'ouvertures d'usines sur le territoire ont été en 2022 deux fois plus nombreuses que les fermetures: 150 contre 70. Ces données, obtenues à partir de coupures de presse, disent bien sûr quelque chose du paysage

français, mais demeurent par définition partielles. En réalité, l'attractivité du territoire national s'est bien nettement améliorée sous Macron, notamment grâce à ses réformes fiscales, mais cela ne suffit pas (pour l'instant) à réindustrialiser le pays, ni à restaurer sa compétitivité, comme [les catastrophiques chiffres du commerce extérieur](#) l'ont encore démontré la semaine dernière.

Depuis 2020, le discours politique sur l'industrie a pris un tournant souverainiste, accordant aux promesses de relocalisation une dimension quasiment mystique, sans que jamais les objectifs en ce domaine soient clairement définis

Il faut au moins reconnaître à l'exécutif la volonté de mener le combat, après des années d'indifférence face aux fermetures d'usines. La réindustrialisation était déjà l'un des axes de campagne [d'Emmanuel Macron](#) en 2017. Le Covid, qui a révélé l'ampleur des dépendances françaises, en a fait une nécessité. Pas forcément pour le mieux. Depuis 2020, le discours politique sur l'industrie a pris un tournant souverainiste, accordant aux promesses de relocalisation une dimension quasiment mystique, sans que jamais les objectifs en ce domaine soient clairement définis. Les États-Unis se payent moins de mots avec leur massif plan de soutien, [l'Inflation Reduction Act \(IRA\)](#).

Dans le fond, les dirigeants actuels, en cherchant, tant bien que mal, à faire reflourir des usines, renouent avec le raisonnement qui incita Colbert à piloter la première industrialisation du pays au XVII^e siècle. Le conseiller de [Louis XIV](#) gardait un souvenir ému de la Fronde et s'inquiétait du nombre de vagabonds errant sur les grands chemins, disponibles pour donner un coup de main à toutes les révoltes de passage. La multiplication des fabriques était une manière de les occuper. L'État contemporain ne se préoccupe plus des vagabonds mais de cohésion sociale. Or l'industrie, disséminée sur tout le territoire, apparaît toujours comme l'un de ses plus solides fondements.

Colbert instaura encore des subventions pour les filières naissantes et assumait des politiques commerciales agressives avec ses partenaires européens afin de consolider la puissance du pays: il avait bien compris qu'une balance commerciale excédentaire représente un atout majeur en cas de guerre. Alors que le monde a renoué depuis dix ans avec les conflits, l'argument retrouve aujourd'hui toute sa pertinence.

[Deutsche Wirtschaft entwickelt sich laut Habeck „dramatisch schlecht“ \(faz.net\)](#)

NEUE WACHSTUMSPROGNOSE:

Habeck: Deutsche Wirtschaft entwickelt sich „dramatisch schlecht“

Der Wirtschaftsminister ist inzwischen deutlich pessimistischer für die Konjunktur hierzulande. In der Euro-Währungsunion insgesamt sieht es kaum besser aus.

NEW GROWTH FORECAST:

Habeck: German economy develops "dramatically poorly"

The Minister of Economic Affairs has become significantly more pessimistic about the economy in this country in the meantime. Overall, the situation in the Euro currency union hardly looks any better.

VON [PATRICK WELTER](#)

-AKTUALISIERT AM 14.02.2024-16:16



Robert Habeck auf dem Handwerkspolitischen Forum in Leipzig. Bild: dpa

Das Wachstum im Euroraum ist im vergangenen Jahr regelrecht eingebrochen. Der Zuwachs des realen Bruttoinlandsprodukts stürzte von 3,4 Prozent auf 0,5 Prozent ab. So einen starken Rückgang und so ein geringes Wachstum hat es in den 25 Jahren des Euro-Zeitalters noch nicht gegeben, sieht man von den Rezessionsjahren in der globalen Finanzkrise, der Eurokrise und der Covid-Pandemie ab. Die Aussichten für dieses Jahr bieten wenig Hoffnung auf eine durchgreifende Besserung. Volkswirte von Finanzinstituten erwarten im Schnitt, dass das Wirtschaftswachstum in diesem Jahr auf 0,5 Prozent verharren wird. Das zeigt eine Umfrage der Nachrichtenagentur Bloomberg unter mehr als 60 Instituten. Die [Europäische Zentralbank](#) (EZB) rechnet in einer etwas älteren Prognose mit 0,8 Prozent.

Passend zu dem trüben Bild teilte das Europäische Statistikanamt am Mittwoch mit, dass die Wirtschaft im [Euroraum](#) am Jahresende stagnierte, nachdem sie im Vorquartal um 0,1 Prozent geschrumpft war. Die Euro-Wirtschaft kommt im Niemandsland zwischen Erholung und Rezession nicht vom Fleck.

Zu den verhaltenen Wachstumsausblick trägt entscheidend bei, dass die Aussichten in der größten Volkswirtschaft des Euroraums, Deutschland, sich seit Herbst sehr verschlechtert haben. Wie drastisch die Wachstumshoffnungen in diesen Wochen revidiert werden, zeigt das Beispiel der Bundesregierung. Wirtschaftsminister [Robert Habeck](#) (Grüne) erklärte am Mittwoch in Leipzig, dass die Regierung ihre Prognose für 2024 von 1,3 auf 0,2 Prozent herabsetzen werde. Das sei „dramatisch schlecht“, sagte Habeck. Auch private Finanzinstitute erwarten im Schnitt nicht mehr Wachstum. Deutsche Bank oder Commerzbank rechnen für Deutschland gar mit einer Schrumpfung. Die Bundesbank setzt 0,4 Prozent an.

Maue Konjunktur im großen Euroraum

Deutschland und Europa setzt zu, dass die Weltwirtschaft nicht rund läuft. In etwa so wie im vergangenen Jahr und deutlich niedriger als der langjährige Durchschnitt wird die Weltwirtschaft nach Prognose des Internationalen Währungsfonds in diesem Jahr wachsen. Auf der Exportseite dürfen die Euro-Europäer sich so nicht zu viel erhoffen. Darüber belastet vor allem die Unsicherheit über die weitere Entwicklung in China.

Wichtiger für die maue Konjunktur im großen Euroraum aber ist, dass die Zinserhöhungen der EZB sich in ihren dämpfenden Wirkungen immer noch durch die Wirtschaft der Währungsunion vorarbeiten. Seit Mai 2022, dem Monat vor der Zinswende der EZB, sind die Zinsen für Unternehmen um rund 3,7 Prozentpunkte gestiegen und die Zinsen für Immobilienkredite um rund 2,2 Prozentpunkte. Mit all den Spekulationen über eine erste Zinssenkung der EZB irgendwann im Sommerhalbjahr spekulieren manche Beobachter, dass der Hochpunkt der Kreditzinsen in diesen Zyklus erreicht sein könnte.

Am Markt für Kredite keine Besserung in Sicht

Doch aus konjunktureller Sicht gilt, dass die Unternehmen und Verbraucher den Zinsschock noch nicht verarbeitet haben. Im Spätsommer 2022 wuchsen die Unternehmenskredite im Euroraum im Volumen noch um fast 9 Prozent. Zuletzt stagnierten sie. Kredite an private Haushalte legten zuletzt nur noch um 0,5 Prozent gegenüber dem Vorjahresmonat zu. Die EZB spricht nüchtern von einer schwachen Kreditnachfrage und gedämpftem Wachstum. Die restriktive Geldpolitik übertrage sich weiter in starkem Ausmaß in die Finanzierungsbedingungen, heißt es im aktuellen Wirtschaftsbericht.

Auf schnelle Sicht ist am Markt für Kredite keine Besserung in Sicht. Die Umfragen der EZB deuten darauf hin, dass die Banken die Bedingungen für die Kreditvergabe immer noch verschärfen. Trotz aller Zinssenkungsspekulationen dürfen Unternehmen und privater Haushalte von der monetären Seite her noch lange nicht auf Erholung hoffen. Die hohen Finanzierungskosten für Unternehmen sind ein Grund dafür, dass [Konjunkturprognostiker](#) für den Euroraum in diesem Jahr eine abermalige und deutliche Abschwächung der Bruttoanlageinvestitionen erwarten. Umfragehoffnungen, dass die Industriekonjunktur zur Jahreswende den Boden erreicht haben könnte, müssen sich erst noch in harten Daten bewahrheiten.

Natürlich bremst die EZB die Konjunktur im Euroraum nicht ohne Grund. Es ist die Reaktion auf den seit 2022 andauernden Inflationsschub. So betrachtet ist der Wachstumseinbruch im Euroraum auch die Rechnung dafür, dass die Zentralbank zu spät begonnen hatte, der drohenden Inflation entgegenzuwirken.

Die Zinserhöhungen seit Sommer 2022 aber zeigen nun Wirkung. Im vergangenen Jahr lag die Euro-Inflation noch bei 5,4 Prozent. Im Januar waren es in einer ersten Schätzung nur noch 2,8 Prozent. Darauf und auf den kräftigen Lohnzuwächse basiert die Hoffnung, dass der schwache private Konsum im Lauf des Jahres anziehen werde. Skeptiker weisen indes darauf hin, dass das Verbrauchervertrauen in den Umfragen der Europäischen Kommission noch immer deutlich schwächer ist als im langjährigen Durchschnitt.

Auf der Habenseite steht dagegen, dass die Erwerbstätigkeit im Jahresschlussquartal zum elften Mal nacheinander gestiegen ist und zwar um 0,3 Prozent. Im Gesamtjahr 2023 steht ein Plus von 1,4 Prozent. Die Stabilität des leer gefegten Arbeitsmarkts trägt dazu bei, dass die wirtschaftliche Schwäche weniger stark empfunden wird als in früheren Zeiten.

[As German industry declines, the Ruhr gives hope \(economist.com\)](https://www.economist.com)

Back from the slagheap

As German industry declines, the Ruhr gives hope

The resilience of the old steelmaking heartland is a model for the future



image: getty images

Feb 15th 2024 | dortmund

Germany is wilting. Last year its economy shrank by 0.3%, the worst result in the g7 group of rich countries. Deutsche Bank, the country's biggest, reckons industrial output has sunk by 9% since 2018 and will fall another 2.5% this year. The talk in boardrooms is of creeping de-industrialisation as high domestic costs—especially for energy—push firms to relocate.

For a vision of the future look to Germany's former industrial heartland, the Ruhrgebiet, or more simply the Ruhr. Once home to Europe's biggest coal mine, its biggest steel mill and munitions plants that supplied two world wars, the English-county-sized region has been hollowed out. Two-thirds of its workers toiled in industry in the 1960s. Under one in five now do, as in the rest of Germany. On maps that show where factories cluster in Europe, the region pales against booming locales such as western Romania and southern Poland.



image: the economist

Focus more closely, however, and this vision of Germany's future looks a lot less dim. American rust-belt cities such as Pittsburgh shrank by half or more after the 1960s; the Ruhr's population fell by barely 10%. Its workforce has actually grown. With 5.1m people in a cluster of some 50 towns, it contains Germany's biggest conurbation. The Ruhr has long since scrubbed its air and rivers, tidied slag heaps into forested hills and converted hulking factories into quirky museums. Huge investments in higher education (the region hosts 260,000 university students) have made it a centre for r&d. A prime location and dense transport infrastructure have lured logistics firms, now the region's top private employer. The Ruhr is, in short, a much nicer place to live than the chimney-studded powerhouse of old.

There are outliers, of course. The region's southern half, with the big cities of Dortmund, Duisburg and Essen, has prospered while the more coal-dependent north has stalled. "There is huge segregation," says Thomas Bauer of rwi-Essen, an economic research institute. "Everything north of the a40 autobahn is still problematic." The mid-sized town of Gelsenkirchen, for instance, has suffered chronic unemployment since the last mines shut in 2018. The jobless rate in 2023 was 14.6%, nearly three times the rest of Germany's.

Mostly, though, the Ruhr has rebounded strongly. In its biggest city, Dortmund, the jobless rate touched 20% in 2005 after the closure of the Hoesch steelworks that once employed one in five of the town's workers. More people now work on its abandoned factory sites than before they closed. A mill for specialised steels occupies just a corner of one vast suburban site, dwarfed by a giant logistics park next door, which is linked to rail, canal and road junctions. Another site has become a sparkling campus for corporate offices, with a derelict turbine hall converted into a venue for high-tech light spectacles. Once a slurry pit, a huge artificial lake is now ringed with fancy apartments and offices.

Arturo de la Vega of the city's planning department is ebullient. "Our plan is for growth," he enthuses. With its population projected to reach 625,000 in 2035 (up from 601,000 now), Dortmund is building new schools and a children's museum. Having learned from the Hoesch collapse, it has focused not on winning big-name firms but on diversifying its economy and nurturing innovation. "Most companies here are less than 20 years old, and most you've never heard of," says Mr de la Vega. This "centipede strategy" has paid off. Not only has the local economy weathered recent shocks, the city's coffers are full. Its latest project is a new startup campus to revive a canalside district.

The funding is key, because sustaining the Ruhr has required lots of public money over a long period of time. Perhaps too much, thinks Christoph Schmidt, the president of rwi-Essen. A bit more "creative destruction" might have made the Ruhr adapt faster, he suggests. Some interventions have flopped. Gelsenkirchen's prospects as a hub for solar power ended when subsidies dried up, and cheaper Chinese panels flooded in.

A new push envisages the Ruhr as a testing ground for Germany's ambitious plans to replace hydrocarbons with clean hydrogen. Christoph Noeres of Thyssenkrupp Nucera, a recent spin-off of the Duisburg-based steel giant that designs electrolyzers to produce hydrogen, is optimistic. Typical of today's Ruhr, his firm no longer makes things; the 500 workers at its Dortmund headquarters design and market complex processes that rely on equally complex supply chains. "Of course some operations may transfer outside of Germany," he says. "But here we are used to transformations and innovation. It is in our dna." ■

2. Economics - Public Debt : Does Europe need more collective spending?



[L'objectif d'un déficit public à 4,9% du PIB en 2023 «probablement difficile» à tenir, avertit Bercy \(lefigaro.fr\)](https://www.lefigaro.fr)

L'objectif d'un déficit public à 4,9% du PIB en 2023 «probablement difficile» à tenir, avertit Bercy

Par Le Figaro avec AFP

Publié hier à 10:53, mis à jour hier à 18:46



Bruno Le Maire a annoncé 10 milliards d'euros d'économies hier au 20 Heures de TF1. GONZALO FUENTES / REUTERS

Le gouvernement a par ailleurs maintenu sa prévision d'un déficit à 4,4% du PIB pour 2024, qu'il compte atteindre en engageant 10 milliards d'euros d'économies.

L'objectif affiché par le gouvernement français d'atteindre un déficit public à 4,9% du produit intérieur brut (PIB) en 2023 sera «probablement difficile» à tenir, a indiqué lundi une source au [ministère de l'Economie](#). «S'agissant du déficit 2023, la réalité c'est que nos recettes ont été beaucoup moins dynamiques que prévu en fin d'année et qu'il sera probablement difficile de tenir le 4,9% en 2023», a affirmé cette source.

Fin octobre, le gouvernement avait indiqué que ce déficit passerait sous la barre des 5%, après avoir été anticipé à 5% dans le projet de loi de finances initial. Le gouvernement a toutefois maintenu lundi sa prévision d'un déficit à 4,4% du PIB pour 2024, qu'il compte atteindre en engageant 10 milliards d'euros d'économies supplémentaires. L'objectif à moyen terme est de repasser le déficit public sous la barre des 3% du PIB en 2027. «Moins de recettes ça doit nous amener à moins de dépenses pour tenir notre objectif de 4,4% de déficit en 2024», a affirmé le ministre de l'Economie et des Finances Bruno Le Maire lundi au cours d'un échange avec la presse.

Une croissance moins forte que prévue

La veille, le dirigeant avait annoncé un coup de rabot sur la prévision de croissance française pour 2024, à 1%, et annoncé 10 milliards d'euros d'économies portant notamment sur les dépenses courantes des ministères, sur l'aide au développement et sur le dispositif de soutien à la rénovation thermique «[MaPrimeRénov'](#) ».

Cette prévision de croissance «tient compte du nouveau contexte géopolitique», a expliqué le ministre de l'Economie sur la chaîne de télévision TF1, évoquant la guerre en Ukraine, le Moyen-Orient, le «ralentissement économique très marqué en Chine» et «une récession en 2023 en Allemagne».

[Agnès Verdier-Molinié: «Le gouvernement voit arriver le mur de la dette avec la remontée des taux d'intérêt» \(lefigaro.fr\)](#)

Agnès Verdier-Molinié: «Le gouvernement voit arriver le mur de la dette avec la remontée des taux d'intérêt»

Par [Julien Da Sois](#)

Publié le 18/02/2024 à 19:41, mis à jour hier à 15:55



Agnès Verdier-Molinié est notamment l'auteur d'«Où va notre argent?» (Éditions de l'observatoire, 2023). *Lafargue Raphael/Lafargue Raphael/ABACA*

ENTRETIEN - La directrice de la Fondation iFrap estime qu'il y a un besoin vital de faire des économies.

LE FIGARO. - Pourquoi le gouvernement se devait-il d'annoncer des économies supplémentaires?

Agnès VERDIER-MOLINIÉ.- Il n'y a plus le choix. La France voit arriver le mur de la dette avec la remontée des taux d'intérêt. Quand l'argent était quasiment gratuit, Bercy dépensait de façon quasiment illimitée sans que la charge de la dette n'augmente. Il n'y avait aucune incitation à réduire la dépense. Mais aujourd'hui, nous ne pouvons pas continuer avec des niveaux de déficit comme cela. Sinon, avec les taux sur la dette, qui sont autour de 3%, et qui pourraient continuer à monter, par exemple si les agences de notation dégradait la note de la France, la charge de la dette française pourrait s'envoler jusqu'à presque 100 milliards d'euros par an. Nous devrions alors faire des coupes claires extrêmement violentes sur les dépenses, et beaucoup plus que 10 milliards d'euros seraient nécessaires. Il s'agit donc maintenant d'éviter des niveaux de coupes beaucoup plus importants et beaucoup plus douloureux demain. Et sans économies supplémentaires, la prévision de déficit public du gouvernement pour 2024, à 4,4%, aurait dû être revue à la hausse à 4,8%. Nous aurions alors le pire déficit des pays de la zone euro. Une place de lanterne rouge très mauvaise pour l'image de la France, notamment vis-à-vis des agences de notation.

Le gouvernement a-t-il manqué d'anticipation?

Dès le mois de novembre, on pouvait prévoir que les économies planifiées pour 2024 seraient insuffisantes, car on savait d'ores et déjà que la croissance ne serait pas de 1,4% en 2024. Le gouvernement aurait dû construire son budget sur une prévision de croissance cohérente, entre 0,8% et 1%. On savait très bien depuis octobre qu'il y aurait ce problème. Pourquoi n'a-t-on pas anticipé? On annonce ces économies supplémentaires seulement maintenant, mais l'on aurait dû en informer les Français plus tôt.

Après la folle période du «quoi qu'il en coûte», qui a encore plus fragilisé nos finances publiques, la dette aurait dû être l'un des thèmes de la campagne présidentielle de 2022. Cela n'a pas été le cas. Le fait d'intervenir en urgence est en plus une mauvaise méthode. Ces économies-là ne sont jamais très intelligentes. Ce sont d'ailleurs souvent en partie des hausses d'impôts déguisées en baisses de dépenses.

Pourquoi?

Les coups de rabot ne font pas des réformes. Ils peuvent faire illusion un moment mais ne tiennent pas sur le long terme. Et le risque, c'est que ce coup de rabot touche plutôt les investissements que les dépenses de fonctionnement des services publics. Par exemple, les équipements militaires et ceux plus généralement des forces de sécurité intérieure trinquent très souvent dans cette situation.

Dans l'idéal, il faudrait programmer environ 60 milliards d'euros d'économies par an, c'est de cela que la France a besoin à un horizon de sept ans

Agnès Verdier-Molinié

Où se trouvent les principaux gisements d'économies budgétaires?

Si l'on veut faire des économies intelligentes, il faudrait économiser sur les coûts de production des services publics. Depuis le début du premier quinquennat d'Emmanuel Macron, il n'y a pas eu de vraie réflexion sur les missions de service public, le désenchevêtrement des compétences entre strates publiques, l'application d'un vrai principe de subsidiarité et la réduction des échelons publics entre niveau central, local et social. Ce travail n'a pas été fait. Cela dit, il n'a pas été fait non plus sous François Hollande, Nicolas Sarkozy ou Jacques Chirac. Combien de fois, par exemple, la suppression de l'échelon départemental a-t-elle été mise sur la table sans jamais aboutir?

Résultat, plus les années passent, plus on rajoute de la complexité, et plus cela coûte cher aux finances publiques. Cela nous donne un service public français plus cher qu'ailleurs, mais pas meilleur. Selon les données de l'OCDE, il y a entre 70 et 80 milliards d'euros d'économies par an à réaliser sur les coûts de production de nos services publics par rapport à la moyenne de la zone euro. Par exemple dans l'enseignement: les établissements français ont beaucoup plus de fonctions supports, de personnels techniques, de personnels de nettoyage qu'en Allemagne, par exemple, où la gestion de l'éducation est plus décentralisée.

Et quid des dépenses sociales?

Il faut également faire des économies sur le coût global du modèle social français, désincitatif au travail. Comment se fait-il que, dans la plupart des pays, les personnes touchant un revenu minimum d'existence doivent obligatoirement chercher du travail, et pas en France? Par ailleurs, la France compte beaucoup plus de ménages touchant des aides sous conditions de ressources que les autres pays (14,5% un revenu d'existence, 20% une allocation logement). Pourquoi ne pas instaurer un plafond sur le montant des aides que l'on peut percevoir en fonction de la composition du foyer?

Quel serait le montant des économies nécessaires, selon vous?

Dans l'idéal, il faudrait programmer environ 60 milliards d'euros d'économies par an, c'est de cela que la France a besoin à un horizon de sept ans. Pour arriver à équilibrer les comptes, la clé est de décentraliser quasi totalement certaines missions (éducation, culture, logement) et de recentraliser d'autres missions publiques, comme les aides sociales. Cela éviterait aussi beaucoup de fraudes aux allocations. Il faudrait aussi externaliser les missions de type gestion des espaces verts, cantines, nettoyage... Faire converger le mode de calcul des pensions des agents publics permettrait par ailleurs à terme plus de 10 milliards d'euros d'économies par an, mais à très longue échéance. Réussir à programmer des économies qui permettent de faire baisser le niveau de dépenses publiques par rapport au PIB est un travail de longue haleine, structurel, sur un voire deux quinquennats. Les gisements d'économies à la clé sont gigantesques mais il ne suffit pas de dire que l'on va serrer la ceinture de chaque ministère. Cela demande un programme tectonique incluant la Sécurité sociale et les collectivités locales. Cela dit, cela montre tout de même une prise de conscience qu'il y a un besoin vital de faire des économies.

[Nicolas Baverez: «Droit dans le mur de la dette» \(lefigaro.fr\)](https://www.lefigaro.fr)

Nicolas Baverez: «Droit dans le mur de la dette»

Par [Nicolas Baverez](#)

Publié hier à 07:00, mis à jour hier à 08:53



Nicolas Baverez. *Francois Bouchon*

CHRONIQUE - La remise en ordre des finances publiques passe par une profonde réforme de l'État, mais surtout par un changement radical d'état d'esprit.

La perte de contrôle par la France de ses finances publiques est un tabou dont nul n'ose parler alors qu'elle surplombe désormais notre pays, mine sa souveraineté et compromet sa capacité à faire face aux défis du XXI^e siècle. Tout au long de l'interminable changement de gouvernement, qui s'est étendu de la mi-décembre à la mi-février et qui a vu Emmanuel Macron et Gabriel Attal multiplier les interventions, pas un mot n'a été dit sur le déficit et la dette publics, alors que notre pays se trouve désormais étranglé par son surendettement.

La France a enchaîné cinquante ans de déficits, puisque le dernier budget excédentaire remonte à 1974. Cette situation est sans précédent depuis l'Ancien Régime et n'a pas d'équivalent parmi les grands pays développés. La dette publique a progressé de 20 % du PIB en 1980, à 58 % en 2000, 85 % en 2010 et 112,4 % fin 2023. Elle approche 3 100 milliards d'euros fin 2023, soit 45 600 euros par Français. La France a réagi aux chocs des dernières décennies par une envolée des dépenses publiques financées par la dette, stratégie poussée à ses limites par Emmanuel Macron, qui a emprunté plus de 750 milliards d'euros depuis 2017.

L'impact de la dette publique sur l'économie ne dépend pas de son niveau absolu, mais de sa soutenabilité - les États-Unis restant une exception du fait du monopole du dollar comme monnaie mondiale depuis 1945. Contrairement à l'Italie, la France a bénéficié d'une longue impunité liée au cycle de diminution des taux d'intérêt, à la tolérance des Français à l'impôt et à la garantie financière implicite de l'Allemagne à travers l'euro. Cette bénédiction est terminée.

L'objectif de ramener le déficit public en dessous de 3 % du PIB et la dette à 108 % du PIB en 2027 relève de la fiction

Nicolas Baverez

La dette publique de la France est aujourd'hui insoutenable. Insoutenabilité financière, parce que le déficit est structurel à hauteur de 4,5 % du PIB, que les prélèvements obligatoires culminent à 48 % du PIB contre 41,9 % dans la zone euro et 42,1 % en Allemagne, que la charge de la dette publique atteindra 84 milliards d'euros en 2027 (contre 40 en 2021) et que la croissance nominale passe sous les taux d'intérêt en 2024. Insoutenabilité monétaire, parce que la France fragilise la zone euro et que l'Allemagne ne veut ni ne peut réassurer la dette française alors que son modèle mercantiliste a imposé. Insoutenabilité économique, du fait de l'effondrement de la démographie (1,67 enfant par femme), d'une croissance limitée à 0,4 % par an et d'une baisse de la

productivité de 5 % depuis 1989, de l'installation dans le chômage de masse (8 % des actifs fin 2024), du carcan du double déficit public (5 % du PIB) et commercial (100 milliards d'euros). Insoutenabilité opérationnelle, puisque la dette n'a pas financé des investissements, mais, d'un côté, des dépenses de fonctionnement qui n'empêchent pas la débâcle des services publics de l'éducation, de la santé, des transports, de la police ou de la justice, et, de l'autre, des transferts sociaux (34 % du PIB) qui accompagnent, voire favorisent, la désintégration et l'ensauvagement de la société. Insoutenabilité politique et sociale, puisque l'emballlement des dépenses et des dettes accélère le déclassement de la France, accroît la paupérisation des Français et alimente le populisme.

Notre pays est programmé pour se fracasser sur le mur de la dette. L'objectif de ramener le déficit public en dessous de 3 % du PIB et la dette à 108 % du PIB en 2027 relève de la fiction. Le déficit de l'État a atteint 173,3 milliards d'euros en 2023, tout près du record de 179,9 milliards de 2020. Les dépenses publiques représentent 58,2 % du PIB et ne cessent d'enfler avec la multiplication sans fin des chèques et des subventions - énergie, bonus voiture électrique, vélos, MaPrimRénov', ravaudage, prime d'activité, gratuité des sites culturels pendant les Jeux olympiques... Les recettes fiscales, qui ont affiché une moins-value de 7,8 milliards en 2023, ralentissent avec la panne de l'activité (croissance de 0,6 % en 2024 et non de 1,4 % selon les prévisions de la loi de finances) et la crise aiguë de l'immobilier, de la construction ou du commerce. Le gigantesque besoin de financement de 290 milliards d'euros en 2024 ne pourra être couvert qu'au prix de la montée des taux d'intérêt et de la prime de risque, alors que la pression des marchés se renforce. La France est en passe d'être rattrapée par la réalité. Contrairement à la démagogie dans laquelle la classe politique a entretenu les Français et qui a culminé avec le slogan suicidaire « quoi qu'il en coûte », le surendettement public débouche toujours sur une crise financière majeure. Et celle-ci n'a que deux issues : le défaut qui fait basculer la population dans l'anomie met en très grand risque la démocratie et place le pays dans la main des marchés et du FMI, comme le montre l'Argentine ; ou bien une restructuration drastique au prix d'un effondrement du PIB et du niveau de vie de la population, ainsi que l'a expérimentée la Grèce.

Présider et gouverner, ce n'est pas distribuer sans fin l'argent public, censé être gratuit et illimité, c'est faire des choix et des économies

Nicolas Baverez

La soutenabilité de la dette ne peut pas être recherchée par une hausse des impôts, que la démagogie ne manquera pas de préconiser alors qu'elle aura pour seul effet de réduire encore la production et la croissance tout en paupérisant les Français. La révolte des agriculteurs contre les taxes et les normes venant après la jacquerie des « gilets jaunes » contre la taxe carbone rappelle qu'il n'existe aucune marge pour augmenter la fiscalité dans notre pays, qui cumule toutes les formes de prélèvements avec les taux les plus élevés du monde développé. La seule solution consiste dès lors à couper dans les dépenses improductives et à céder des actifs publics pour financer la réindustrialisation, la transition écologique, la révolution de l'IA et le réarmement. Après avoir sacrifié l'État régalien et sa souveraineté à l'extension indéfinie des transferts sociaux, la France entre dans une zone de turbulences financières avec un président de la République enfermé dans le déni, sans projet ni majorité. La remise en ordre des finances publiques passe par une profonde réforme de l'État, mais surtout par un changement radical d'état d'esprit. Présider et gouverner, ce n'est pas distribuer sans fin l'argent public, censé être gratuit et illimité, c'est faire des choix et des économies. La France, si elle ne veut pas perdre la maîtrise de son destin, doit se soumettre d'urgence à une cure de désintoxication pour soigner son addiction à la dépense et à la dette publiques. Mais, comme le rappelait Albert Einstein, « *il ne faut pas compter sur ceux qui ont créé les problèmes pour les résoudre* ».

https://www.lemonde.fr/economie/article/2024/02/20/a-travers-l-europe-le-grand-retour-des-restrictions-budgetaires_6217444_3234.html

A travers l'Europe, le grand retour des restrictions budgétaires

La hausse de la dette, après le double choc du Covid-19 et de la guerre en Ukraine, et le retour des règles budgétaires au sein de l'union monétaire réduisent les marges de manœuvre dans l'UE. Au risque de refaire l'erreur de l'austérité de 2011-2013 ?

Par [Eric Albert](#) (Londres, correspondance)

Publié aujourd'hui à 05h30, modifié à 09h04



Devant le siège de la Commission européenne, le 14 juillet 2021. YVES HERMAN / REUTERS

En France, [le gouvernement vient d'annoncer 10 milliards d'euros d'économies à trouver cette année](#). En Allemagne, dans une décision de novembre 2023 qui fera date, la Cour constitutionnelle de Karlsruhe a obligé l'Etat à supprimer 17 milliards d'euros de dépenses pour la seule année 2024. L'Italie s'est lancée dans un plan de privatisations, afin de lever 20 milliards d'ici à 2026...

Après quatre années exceptionnelles, où le « quoi qu'il en coûte » de la pandémie a été suivi d'aides massives face à la crise inflationniste, l'Europe fait face au grand retour des restrictions budgétaires. L'ère de l'argent gratuit est finie, et le débat fait rage à travers le continent sur la meilleure politique économique à suivre. Faut-il faire comme les Etats-Unis, qui dépensent sans compter avec leur énorme plan de subventions à l'industrie (Inflation Reduction Act), ou revenir à une certaine orthodoxie économique ?

Pour l'instant, la seconde approche semble l'emporter, sans pour autant qu'il soit question de revenir à l'austérité des années de la crise de la zone euro. « 2024 marquera un pivot pour les finances publiques de l'union monétaire », estiment les analystes de S&P Global Ratings, une agence de notation.

L'Europe est prise dans une tenaille financière, qui se referme lentement mais sûrement. D'un côté, les taux d'intérêt se sont envolés, ce qui va progressivement augmenter le coût du remboursement ; de l'autre, les dépenses des années de la pandémie puis du choc inflationniste, ont provoqué une forte augmentation de la dette. Le poids du remboursement de cet endettement va donc inéluctablement augmenter. A cette aune, deux pays sortent de ces dernières années particulièrement fragilisés, avec une dette jugée « élevée et stagnante » par S&P : la France et la Belgique.

En même temps, [les règles budgétaires européennes, suspendues le temps de la crise, reviennent en vigueur en 2024](#), certes légèrement modifiées et un peu plus flexibles qu'autrefois. Et pourtant, les besoins de financements sont criants : dans la défense, pour faire face à la guerre en Ukraine, dans la transition verte, pour lutter contre le réchauffement climatique et dans les dépenses courantes entraînées par le vieillissement de la

population (retraites, soins...). « *Le vrai risque, ce n'est pas la dette, mais l'application des règles budgétaires européennes, qui pourraient réduire la croissance, un peu comme cela a été le cas pendant la crise de la zone euro* », estime François Geerolf, économiste à l'Observatoire français des conjonctures économiques (OFCE).

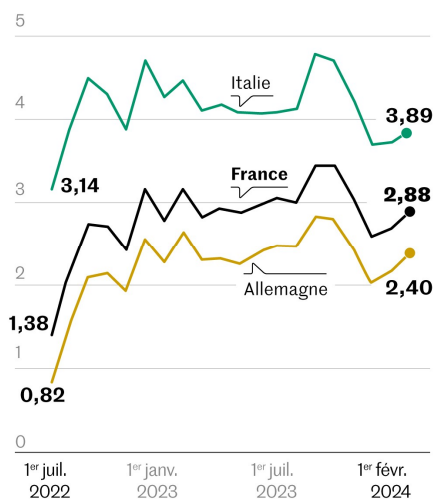
Une dette en hausse

A travers l'Europe, la plupart des aides exceptionnelles mises en place ces quatre dernières années sont désormais retirées. L'heure est venue de faire les comptes.

Entre 2019 et 2023, la France est l'un des pays de la zone euro dont la dette a le plus augmenté, passant de 97 % du produit intérieur brut (PIB) avant la pandémie à 110 % en 2023, selon le Fonds monétaire international (FMI). La Belgique, l'Italie et l'Espagne ont connu sur la même période une progression d'environ dix points de leur endettement. Hors union monétaire, le Royaume-Uni (+ 20 points de dette, à 104 %) et les Etats-Unis, (+ 15 points, à 123 %) enregistrent aussi une très forte hausse.

Ce bond est pourtant loin d'être généralisé. En Allemagne et en Autriche, l'augmentation a été de cinq points environ (respectivement à 66 % et 75 %). Aux Pays-Bas, le niveau d'endettement est déjà revenu à son niveau pré-pandémie. Quant à la Grèce et au Portugal, ils enregistrent... un recul de leur dette entre 2019 et 2023, grâce à une trajectoire descendante entamée avant la crise sanitaire. « *Pour la vaste majorité des pays de l'Union européenne [UE], le niveau de dette est désormais en amélioration et proche de revenir à son niveau pré-pandémique* », note Federico Barriga-Salazar, de l'agence de notation Fitch.

Evolution des taux obligataires à 10 ans en euros



Source : Investing.com

Infographie Le Monde

Ce bilan peut sembler paradoxal, alors que l'ampleur des dépenses a été sans précédent. En fait, le choc pour les finances publiques a été « *amorti par l'inflation* », explique Ben May, du cabinet Oxford Economics. Si l'endettement a augmenté, le PIB « nominal » (en comptant la hausse des prix) a progressé lui aussi très vite. Mécaniquement, cela réduit l'impact sur le ratio de dette sur le PIB. Cet effet inflationniste va désormais s'estomper, puisque la hausse des prix n'est plus que de 2,8 % dans la zone euro.

Un remboursement qui va s'alourdir

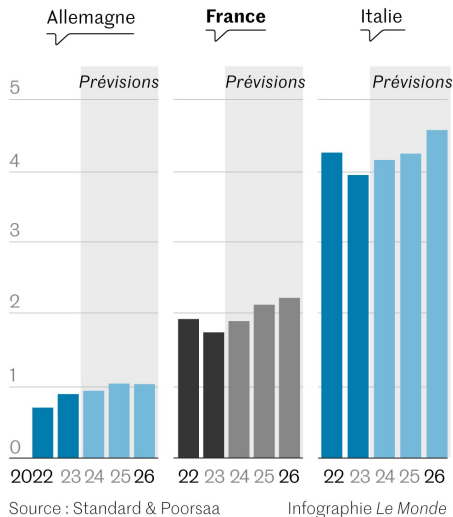
Pour les gouvernements, ce qui compte n'est pas tant le ratio de dette que le poids des remboursements. Et de ce côté-là, les nouvelles sont mauvaises, avec le choc des taux d'intérêt de ces deux dernières années.

La Banque centrale européenne (BCE) a augmenté ses taux de - 0,5 % à 4 %. Pour les Etats, cela signifie un bond du prix auquel ils se financent. Les obligations françaises à dix ans, qui étaient encore à 0 % fin 2021, sont aujourd'hui à 2,9 %. Pour l'Italie, un pays qui inquiète les marchés financiers, la hausse a été de 0,5 % à 3,9 %.

Pour la France, cette envolée des taux d'intérêt a des conséquences très concrètes pour les comptes publics. Les intérêts de la dette étaient de 39 milliards d'euros en 2023. Selon les prévisions du ministère de l'économie, ils s'établiront à 74 milliards d'euros en 2027. Soit une progression passant de 1,7 % du PIB à 2,6 % du PIB.

L'Italie est de même très touchée. Parce que sa dette est très élevée (à 144 % du PIB), et que ses taux d'intérêt sont restés relativement hauts, le simple remboursement des intérêts pèse lourdement : environ 4 % du PIB cette année, et sans doute 4,6 % en 2026, selon les prévisions de S&P. L'Espagne souffre aussi, avec des remboursements qui passent de 2,5 % à 3 % du PIB sur la même période.

Poids du remboursement de la dette,
en % du PIB



Le choc est cependant adouci par trois facteurs. D'abord, les Etats européens ont des dettes très étalées dans le temps. En France, la maturité moyenne est de sept ans. Ensuite, on part d'un niveau très bas : aujourd'hui, le taux d'intérêt effectif sur la dette française est d'environ 1,5 %, deux fois plus faible qu'en 2009. Enfin, les taux d'intérêt semblent avoir passé un pic. Sur les marchés, ils refluent fortement depuis trois mois. Les économistes tablent sur une première baisse de ceux de la BCE en juin.

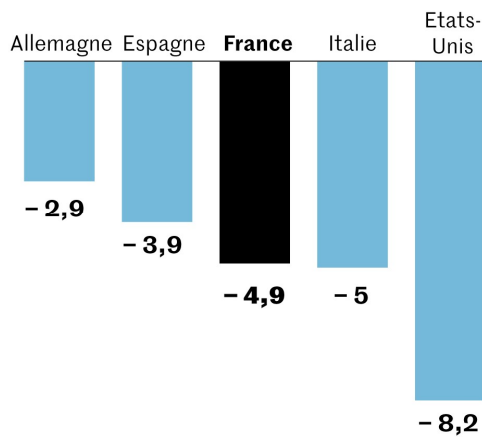
Le retour des règles budgétaires européennes

A ces contraintes financières s'ajoutent désormais des obligations politiques : les règles budgétaires européennes, qui ont été suspendues pendant le Covid-19 et la crise inflationniste, seront de nouveau imposées cette année. Elles sont en cours de réforme – le 10 février, le Parlement et les négociateurs des Vingt-Sept ont trouvé un accord préliminaire – pour les rendre plus souples, mais leurs grands principes demeurent. L'objectif officiel est toujours d'avoir au maximum un déficit de 3 % du PIB et une dette de 60 % du PIB. S'y ajoute une dose de flexibilité, avec sept ans (au lieu de quatre ans auparavant) pour revenir dans les critères, et une meilleure prise en compte des circonstances de chaque pays.

Ces règles sont nécessaires, estime Marko Mrsnik, analyste à S&P : « *le but est de rétablir une marge de manœuvre budgétaire afin de pouvoir faire face aux défis du futur, par exemple en cas de nouvelle crise, ou face au vieillissement de la population.* »

M. Geerolf, économiste à l'OFCE, estime au contraire que la zone euro risque de refaire l'erreur de la crise de 2011-2013, quand de nombreux gouvernements ont imposé l'austérité en même temps : « *L'erreur est un peu moins marquée qu'à cette époque, et l'UE a donc l'impression d'en avoir tiré les leçons. Mais par rapport aux Etats-Unis, le différentiel entre les deux régions reste le même.* » Avec son vaste plan de soutien à l'industrie, le gouvernement américain va enregistrer un déficit public de... 7,4 % du PIB en 2024, selon le FMI, bien plus que la France (4,5 %) ou que l'Allemagne (1,7 %).

Déficit public en 2023,
en % du PIB



Source : FMI

Infographie Le Monde

« *En Europe, les conditions sont pourtant très différentes de 2012* », réplique Adrienne Benassy, analyste à S&P. Outre les règles budgétaires plus flexibles, elle cite le programme « NextGenEu », qui est le plus grand emprunt commun jamais réalisé par l'UE. Cette enveloppe de 800 milliards d'euros, débloquée pendant la pandémie et versée jusqu'en 2026, est en grande partie constituée de dons versés aux pays les plus fragiles, en particulier l'Italie, qui touche ainsi presque 11 % de son PIB (sur six ans).

Le débat agite le continent européen

Dans ce contexte, la question budgétaire agite toute l'Europe, à commencer par l'Allemagne. Le plus important pays de l'UE n'a pas besoin des règles européennes ; il a les siennes, bien plus strictes. Le « frein à la dette », inscrit dans la Loi fondamentale du pays en 2009, prévoit un déficit « *structurel* » (hors effets conjoncturels) maximal de 0,35 % du PIB.

[Le 15 novembre 2023, la Cour constitutionnelle allemande a provoqué un séisme politico-économique.](#) Elle a jugé illégales des dépenses placées hors budget. D'un coup, d'après les calculs de Fitch, c'est 130 milliards d'euros qui sont supprimés directement ou indirectement pour les années 2024-2027.

Dans ces circonstances, alors que l'Allemagne est en récession (- 0,3 % en 2023), elle est dans la situation paradoxale de réduire rapidement sa dette, qui doit repasser sous les 60 % du PIB en 2031, note BNP Paribas. « *La France vit au-dessus de ses moyens, mais l'Allemagne vit en dessous* », se désole M. Geerolf. « *En théorie, l'Allemagne a les moyens de dépenser plus* », ajoute M. Barriga-Salazar.

De passage à Londres, le 12 février, Christian Lindner, le très orthodoxe ministre des finances allemand, ne veut pourtant rien entendre de ces critiques. « *Les Etats-Unis dépensent beaucoup en subventions avec l'IRA, mais je ne crois pas que ce soit une politique soutenable.* » Pour lui, l'Europe ne souffre pas « *d'un manque d'investissements publics, mais d'investissements privés* ». Quant aux règles budgétaires européennes, il avertit son « *ami français* » Bruno Le Maire : « *La condition du soutien allemand [à leur réforme] est un déficit plus faible et une trajectoire fiable vers une baisse du ratio de dette.* »

L'exemple français illustre la difficulté de la tâche. Le 8 janvier, M. Le Maire avait averti : « *En matière de finances publiques, le plus dur est devant nous.* » Le ministre évoquait alors 12 milliards d'euros d'économies à réaliser par an à partir de 2025. Le 18 février, après avoir été forcé de revoir à la baisse ses prévisions de croissance pour cette année, les ramenant de 1,4 % à 1 %, il a annoncé devoir trouver 10 milliards d'euros d'économies dès cette année.

En Belgique, le retour des règles budgétaires européennes représente de même « *une bombe atomique* », confiait le 16 février au *Monde* Herman Matthijs, membre du Conseil supérieur des finances, un groupe d'experts qui étudie les problèmes budgétaires, financiers et fiscaux. « *Je doute qu'il y ait beaucoup de candidats pour le poste de ministres des finances* », ironise ce professeur de l'université de Gand. Pour

respecter ses engagements européens, la Belgique devra épargner 37 milliards d'euros d'ici à 2031, environ 7 % du PIB.

Le débat budgétaire a même atteint la Suède, un Etat très attaché à son orthodoxie économique. Les règles budgétaires du pays (qui n'est pas dans la zone euro et n'est pas concerné par les règles européennes) lui imposent de présenter un budget en excédent, à hauteur de 0,33 % du PIB. A l'heure du réarmement nécessaire alors que le pays est sur le point de rejoindre l'OTAN, et de la transition écologique, et tandis que sa dette est désormais de 32 %, est-ce bien raisonnable ?

France, Belgique, Italie, Espagne : les mauvais élèves

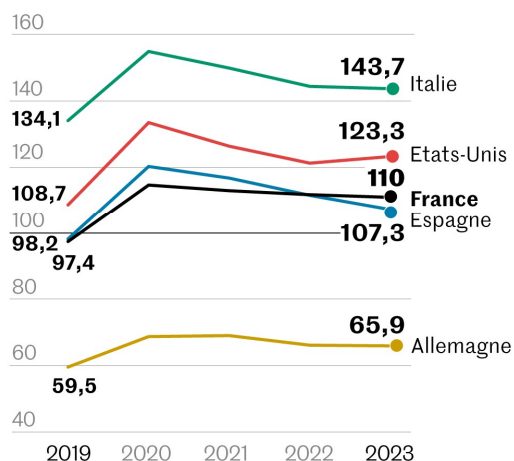
Dans sa dernière analyse des pays de la zone euro, l'agence de notation S&P épingle quatre pays. L'Italie et l'Espagne sont considérés comme ayant « une dette élevée, en réduction modérée » ; la France et la Belgique ont « une dette élevée stagnante ».

Les deux premiers ne sont pas des pays très dépensiers. Leur budget « primaire » (avant le remboursement des intérêts) est à peu près à l'équilibre, et il devrait rester à ce niveau pour les trois prochaines années. Leur problème vient du poids de leur dette, qui impose un remboursement très élevé.

La France et la Belgique ont leur catégorie à part. Ils vont « probablement afficher les deux déficits primaires les plus élevés de la zone euro en 2024 ». En France, celui-ci devrait tourner autour de 2,5 % du PIB et en Belgique de 2 %. Quant aux promesses de Bercy de réduire les dépenses, S&P (qui écrivait sa note le 7 février, avant les dernières annonces de M. Le Maire) n'y croit guère : « L'historique des consolidations budgétaires de la France est relativement médiocre, le pays n'a pas eu de surplus primaire depuis 2007. »

Il y a un peu plus d'une décennie, le 13 janvier 2012, cette agence était la première à retirer à la France son AAA, la meilleure note. Depuis, les autres agences ont fait de même, et le recul, lent mais régulier, continue. [En avril 2023, Fitch a encore rétrogradé la note française, à AA-](#), le troisième niveau. Rendez-vous aux prochaines décisions, le 16 avril pour Moody's et Fitch, le 31 mai pour S&P... Mais personne ne se fait d'illusion : tôt ou tard, le recul devrait continuer.

Evolution de la dette des Etats,
en % du PIB



Source : FMI

Infographie Le Monde

TRIBUNE

Pour une politique de sobriété budgétaire au service de la croissance économique

TRIBUNE. La France doit rompre avec un keynésianisme aux conséquences délétères. Les exemples étrangers montrent les bienfaits de la baisse des dépenses publiques.

Par François Facchini et Kevin Brookes*

Publié le 14/02/2024 à 11h30

Le récent [discours de politique générale du Premier ministre](#), Gabriel Attal, a donné lieu à de nombreuses annonces, dont la plupart n'ont pas été chiffrées. Il s'inscrit dans la lignée du « quoi qu'il en coûte » duquel le pays n'est pas près de sortir si un changement de cap n'est pas pris. En témoignent les chiffres du déficit (173 milliards d'euros en 2023, soit 4,9 % du PIB) et de la dette publique (3 088 milliards au troisième trimestre 2023, soit à 111 % du PIB).

Changer de cap signifie ici rompre avec un demi-siècle de déficit et presque un [siècle de croissance de la dépense publique](#) (1930-2024), sous le patronage d'un économiste célèbre dans les années 1930, mais dont les analyses ont été maintes fois démenties, John Maynard Keynes.

À chaque crise, financière (subprimes en 2008), sociale (Gilet jaune), climatique (Green Deal européen) et maintenant agricole, la réponse est toujours la même : soutenir la croissance par la mise en œuvre d'un plan de relance financé par la dette pour éviter les effets négatifs du frein fiscal.

L'espoir est aussi toujours le même. Un euro public dépensé génère, quelle que soit son affectation – innovation, transfert social ou aménagement d'un rond-point à un carrefour –, une activité productive qui entretient un effet d'entraînement et finalement produit plus qu'il n'a coûté (effet multiplicateur). L'espoir est une dépense gratuite et un cercle vertueux de la dette.

Ce dogme qui s'est peu à peu imposé dans les médias et les discours publics est en fait dangereux. Il néglige des problèmes moraux et éthiques évidents (la question de la justice intergénérationnelle), mais nous nous concentrerons ici sur la question de l'efficacité de la dépense publique et les conséquences économiques de l'endettement public qui avaient pourtant été déjà pointées par la théorie économique dès les années 1970.

Dépenses publiques improductives

Tout d'abord, le dogme keynésien postule qu'un nouvel euro de dépense publique générera [une augmentation du PIB supérieure à un](#) (multiplicateur keynésien). Si tel était le cas, ce pourrait être considéré comme une bonne méthode. L'existence de cet effet dans la réalité a été mise en doute par de nombreux économistes, comme le rappelle un article récemment publié dans la Revue française de science économique, qui fait le point sur les études chiffrées récentes sur la question.

La courbe de BARS (pour Barro Armeij Rahn Scully, quatre économistes américains) montre qu'à partir d'un certain seuil, toute augmentation de dépenses publiques a un effet négatif sur la croissance. Dans un premier temps, la dépense publique est favorable à la croissance et on constate un effet multiplicateur, mais au-delà d'un certain seuil elle devient nuisible. Elle a un effet diviseur. Pour la France, on estime que le niveau de dépenses publiques actuel dépasse de 27 points ce seuil !

Ceci s'explique par le coût d'opportunité de la dépense publique : chaque euro dépensé par le gouvernement est un euro qui aurait pu être mobilisé ailleurs à des fins plus productives par des acteurs privés.

Les dangers de la dette publique

Étant donné que la France est déjà [le pays le plus fiscalisé d'Europe](#), les décideurs politiques ont tendance à financer les dépenses publiques par la dette. Or, le recours à l'emprunt est un moyen coûteux pour financer une dépense. Augmenter la dette publique, c'est augmenter les coûts des intérêts de la dette. Lorsque les taux augmentent, ce coût s'envole.

C'est le cas aujourd'hui. La charge d'intérêt de la dette est devenue l'un des principaux postes budgétaires des dépenses de l'État. Elle représente 52 milliards d'euros, soit le double du budget du ministère de l'Enseignement supérieur et de la Recherche. Cette « préférence française pour la dette » crée ensuite un coût de renonciation important pour soutenir des domaines jugés importants par nos concitoyens et sous-dotés, comme la défense ou la justice. À ces coûts de court terme et fortement liés à la conjoncture s'ajoutent des coûts de plus long terme qui sont liés à la nature improductive des dépenses publiques.

La littérature en science économique nous enseigne qu'au-delà d'un ratio dette publique sur PIB de 75 %, on peut considérer que la dette publique a un effet plutôt négatif sur la croissance économique. Plus la France s'endette, plus elle accroît ses risques de défaut. Moins elle inspire confiance à ses créanciers et plus elle fragilise le système financier de la zone euro (syndrome grec).

Une dette publique détenue par des investisseurs étrangers a enfin pour effet de créer une fuite dans le circuit des revenus puisque les intérêts sont versés à des épargnants étrangers qui ne consomment pas et n'investissent pas sur le territoire national. Pour les épargnants nationaux, la dette publique crée une classe de rentiers de l'État qui privilégie l'achat de titres publics peu rémunérateurs, mais peu risqués.

Ce qui se fait au détriment des actions cotées en Bourse et du financement de nos entreprises qui dépendent de fonds souverains étrangers. Le fort endettement de la France nuit plus globalement à la position de la France dans les négociations européennes. Elle nous décrédibilise par rapport à nos partenaires européens qui ne manquent jamais de rappeler que la soutenabilité de notre dette dépend d'une solidarité européenne basée sur des pays plus vertueux sur le plan budgétaire.

Les vertus des politiques de sobriété budgétaire

Tous les indicateurs de finances publiques sont dans le rouge. Il est temps de changer de cap et d'assumer un plan de sobriété budgétaire pour retrouver notre crédibilité et renouer avec une dynamique de croissance plus forte et plus juste pour les générations futures. L'économiste de Harvard Alberto Alesina a montré dans de nombreux travaux, des années 1990 à sa dernière étude de 2019 pour le Fonds monétaire international, que pratiquer l'excédent budgétaire par la baisse des dépenses publiques est un meilleur moyen pour soutenir la croissance économique que la hausse des déficits et de la dette publique.

Les conséquences expansionnistes des politiques de baisse des dépenses publiques engagées par les gouvernements danois (1982-1986), irlandais (1987-1989), suédois (1985-1987), espagnol, canadien, australien, de Corée du Sud durant les années 1990 en sont l'expression concrète.

Les pistes ne manquent pas pour réduire les dépenses publiques en France : masse salariale de l'État, agences, participation de l'État dans les entreprises, politiques de subvention, etc. Ces mesures susceptibles de générer de la croissance et de répondre aux préoccupations de pouvoir d'achat des Français nécessitent avant tout une chose : un changement de modèle et une volonté politique.

*** François Facchini est professeur de sciences économiques à l'Université Panthéon-Sorbonne. Kevin Brookes est directeur des études adjoint des Républicains (LR).**

Deutschland ist auf dem Weg in die Schulden-Liga

Ohne regelmässigen Rückschnitt von Leistungen wird jedes Fürsorgesystem überdehnt. Ein wuchernder Sozialstaat bringt nicht Sicherheit, sondern Spaltung. So arbeitet die woke Strategie am wirtschaftlichen Niedergang.

Germany is on its way into the debt league.

Without regular trimming of benefits, every welfare system becomes overstretched. An overgrown welfare state doesn't bring security, but rather division. This is how the woke strategy contributes to economic decline.

Wolfgang Bok

15.02.2024, 05.30 Uhr 6 min



In der öffentlichen Debatte herrscht Apokalypsen-Rhetorik vor, die zwecks noch mehr Fürsorgeleistungen den drohenden sozialen Niedergang beschwört. Carlos Jasso / Bloomberg

Nachhaltigkeit ist der überwölbende Anspruch der deutschen Politik. Die Erde, die man von den Kindern nur geliehen habe, müsse unbedingt geschützt werden, so das Credo. Doch ausgerechnet die Parteien, die dieses Postulat am lautesten vor sich hertragen, ignorieren es beim Thema Finanzen hartnäckig. Jetzt, da das deutsche Verfassungsgericht dem Verschleierungssystem der Schattenhaushalte, die dreist «Sondervermögen» genannt werden, einen Riegel vorgeschoben hat, ist das Wehklagen gross. Wer Sparmassnahmen auch nur andenkt, legt angeblich die «Axt an den Sozialstaat» und gefährdet nicht weniger als die demokratische Verfassung.

Dabei kann von Sparen im eigentlichen Sinne keine Rede sein. Wenn überhaupt, dann geht es um eine zaghafte Reduzierung des Wachstums der Ausgaben. Norwegen ist die einzige westliche Demokratie, die von den üppigen Öl- und Gaseinnahmen bislang tatsächlich 1400 Milliarden Euro oder 260 000 Euro je Einwohner in einem Staatsfonds für karge Zeiten zurückgelegt hat. Alle anderen betreiben finanziellen Raubbau. Je südlicher, desto unbekümmerter.

Deutschland, das sich innerhalb der EU lange als Schulmeister in Sachen Stabilität aufgespielt hat, rutscht zunehmend ab in die Schulden-Liga. Obwohl eine klare Mehrheit der Bundesbürger diese Entwicklung für verwerflich hält, wird die öffentliche Debatte von gegenteiligen Stimmen dominiert. Die Schuldenbremse wird von den Regierungsparteien SPD und Grüne zum Wohlstandsrisiko erklärt. Wer diese Errungenschaft verteidigt, wie der FDP-Finanzminister Lindner, wird vom Magazin «Stern» als Sprengmeister diffamiert, der das schöne deutsche Gemeinwesen zerstöre. Attestiert wird diese Sicht von Ökonomen, Verbänden und Lobbyisten, die ohnehin mit den Härten der Marktwirtschaft hadern.

Scholz kuscht vor der SPD-Nomenklatura

Der Ampelregierung fehlten nach dem Karlsruher Urteil im Etat für 2024 zunächst lediglich 17 Milliarden Euro, also gerade einmal 4 Prozent von 475 Milliarden. Gemessen an den Gesamteinnahmen sind es sogar nur 2 Prozent der Steuern, die Bund, Länder und Kommunen einnehmen. Doch von diesen gesamten 913 Milliarden Euro ist so wenig die Rede wie von der erwarteten Billion für 2025. Denn trotz Rezession steigen die Steuereinnahmen auf immer neue Rekordhöhen.

In der öffentlichen Debatte wird hingegen die Apokalypsen-Rhetorik um den drohenden sozialen Niedergang erweitert, der angeblich Not und Elend über Deutschland bringen wird: So wie einst zaghafte Kürzungen von Reichskanzler Brüning in der Weimarer Republik den Nationalsozialisten den Weg zur Machtergreifung geebnet hätten, so treibe nun die Nichterhöhung von Bürgergeld und Co. den Rechten die frustrierten Wähler zu, heisst es. Also rapportiert Kanzler Olaf Scholz vor den Funktionären seiner SPD brav, dass nur wachsende Sozialausgaben den Fürsorgestaat ermöglichen – und nicht umgekehrt. Das Ausgabenproblem wird zum Einnahmenproblem umgedeutet und nun mit noch höheren Energiesteuern gelöst, die vor allem die arbeitende Klasse treffen.

Scholz enttäuscht damit alle, die in ihm einen pragmatischen Sozialdemokraten gesehen haben, der noch einen Sinn für ökonomische Zusammenhänge hat und im Zweifel den Liberalen zuneigt. Stattdessen kuscht der Hamburger vor einer noch weiter nach links gerückten SPD-Nomenklatura, die sich zum Gralshüter des wuchernden Sozialstaates erklärt. Das vielschichtige System an Fürsorgeleistungen bürdet den Steuer- und Beitragszahlern nicht nur die höchste Abgabenlast auf, es verzehrt mit über einer Billion Euro auch mehr als ein Viertel der gesamten Wirtschaftsleistung Deutschlands. Vor allem deshalb, weil die Sozialdemokraten seit einem Vierteljahrhundert den Kreis der Bedürftigen ständig ausweiten. Getreu dem sozialistischen Motto: Immer vor, nie zurück!

Mittlerweile ist die Magna Charta des deutschen Wohlfahrtsstaates in 14 Sozialgesetzbüchern mit 5784 Seiten festgeschrieben. Allein für Familien gibt es über 150 verschiedene Leistungen, was eine wuchernde Sozialbürokratie bestens nährt.

Gefangene einer Umverteilungsideologie

Gerhard Schröder war der letzte namhafte Sozialdemokrat, der mit seiner Agenda 2010 notwendige Kürzungen gewagt und damit die Brücke zwischen Ökonomie und Ökologie geschlagen hat: Denn gewissermassen gleicht der Sozialstaat einem Obstgarten. Auch der braucht einen regelmässigen Rückschnitt, um ertragreich zu bleiben. Sonst drohen Wildwuchs und Astbruch. Dass Schröders Reformen das Land nach 2000 vom Makel des «kranken Mannes» befreit haben, ist mittlerweile unbestritten. Nur die SPD klammert sich an das Trauma, dass sie die Hartz-IV-Gesetze 2005 den Wahlsieg gekostet hätten. Seither wendet sie sich von Schröders «neuer Mitte» ab und vornehmlich den Leistungsbeziehern zu. Der Betriebsrat der Nation ist zum Sozialamt der Nation geschrumpft. Und im Gefolge die Wählerschaft auf mittlerweile kärgliche 15 Prozent.

Anstatt den Irrweg zu erkennen, verfahren die Genossen nach dem Motto: Wenn die Medizin (soziale Wohltaten) nicht wirkt, erhöhen wir eben die Dosis. So macht sich die SPD zur Gefangenen einer Umverteilungsideologie, die einfach nicht wahrhaben will, dass immer neue und noch teurere Sozialprojekte selbst bei der klassischen Klientel mehr Schaden als Nutzen stiften.

Anders als bei den Anhängern der Grünen wohnt traditionellen Sozialdemokraten das Aufsteiger-Gen inne. Es sind Fachkräfte, für die das Eigenheim, der günstige Diesel und die Fernreise erstrebenswerte Ziele sind. Leistung muss sich für sie lohnen. Doch das Bürgergeld, dessen Erhöhung um stattliche 25 Prozent seit seiner Einführung 2021 die SPD erzwungen hat, bewirkt genau das Gegenteil. Altenpfleger, Kellner oder das Personal an der Kasse empfinden es als respektlos, wenn ein Paar mit zwei Kindern vom Staat Leistungen über insgesamt 3500 Euro netto beanspruchen kann, ohne zu arbeiten.

Von den 5,3 Millionen Bürgergeld-Beziehern sind 2,6 Millionen keine deutschen Staatsbürger, weitere 707 770 sind ukrainische Flüchtlinge. Sie alle haben also nie einen Euro an Steuern oder Sozialabgaben bezahlt und

werden doch mit langjährigen Arbeitnehmern gleichgestellt. Auch so stellt sich der Sozialstaat selbst ein Bein, indem er jedem, der ins Land kommt, hohe Ansprüche gewährt.

Gleichwohl bestreiten SPD und Grüne einen Zusammenhang zwischen wachsenden Sozialausgaben und ungesteuerter Migration. Grossdemonstrationen «Gegen rechts» sollen jede Debatte darüber im Keim ersticken. Die wachsende Spaltung, die sie im Land beklagen, befeuern sie damit selbst. Auch Obdachlose schimpfen nicht auf die Politik, sondern darauf, dass organisierte Bettler aus Bulgarien die Notunterkünfte besetzen und die Lebensmitteltafeln leerräumen. Doch der Europäische Gerichtshof untersagt jegliche nationale Begrenzung. Und die obersten deutschen Gerichte sind gefangen in ihrer eigenen Rechtsprechung, die auf Ausweitung des Sozialstaates angelegt ist und das «menschenswürdige Existenzminimum» hoch ansetzt – egal, ob mit oder ohne deutschen Pass.

So wird nicht nur der notwendige Rückschnitt verweigert, um die Überdehnung des Sozialstaates zu verhindern. Es fehlt auch an der notwendigen Zufuhr von Nährstoffen von unten. Das «Minus-Wachstum», wie Wirtschaftsminister Robert Habeck (Grüne) die Rezession in Deutschland verharmlost, ist Ausdruck einer schleichenden Deindustrialisierung. Höchste Energiepreise, wuchernde Bürokratie, stetig steigende Abgaben, wachsende Lohnkosten und der Mangel an Fachkräften bilden ein toxisches Gemisch. Obwohl von den 5,3 Millionen Beziehern von Bürgergeld 3,9 Millionen erwerbsfähig sind, was ebenso für einen erheblichen Teil der über eine Million ukrainischen Flüchtlinge zutrifft, sind auch einfache Jobs kaum zu besetzen. Denn die SPD hat nicht nur hohe Zahlungen fürs Nichtstun durchgesetzt, sondern auch Sanktionen bei Jobverweigerung weitgehend abgeschafft. Entsprechend verwaist sind die Jobcenter, weil ihre Klientel schlicht nicht zu den Vermittlungsgesprächen erscheint.

Die Wirtschaft reagiert

So wird der alte Traum der Jusos vom «Recht auf Faulheit» samt bedingungslosem Grundeinkommen schleichend Realität. Diese Entwertung von Arbeit stösst sogar 62 Prozent der SPD-Anhänger bitter auf, wie die Demoskopien von Allensbach eben als Ursache für zunehmende Staats- und Politikverdrossenheit ermittelt haben. Je sozial schwächer, desto grösser der demotivierende Frust.

Die Wirtschaft reagiert auf ihre Weise. Jedes sechste Unternehmen des industriellen Mittelstandes ist gerade dabei, Arbeitsplätze abzubauen oder Teile der Produktion ins Ausland zu verlegen. Ein weiteres Drittel trage sich mit Abwanderungsgedanken, hat eine Umfrage des Industrieverbandes BDI ergeben.

Wer sich einen Sinn für Zahlen bewahrt hat, kann diese Zusammenhänge kaum leugnen. Wer diese ignoriert, hat anderes im Sinn: die bewusste Zerstörung des westlich liberal-kapitalistischen Systems mit dem Ziel, auf den Trümmern endlich den Sozialismus im grünen Gewand aufzubauen. Das ist auch der Kern der woken Theorie.

Die Ergebnisse sind im real existierenden Sozialismus zu besichtigen: Armut für alle, Freiheit für wenige und null Rücksicht auf die Umwelt. Doch mit dem wirtschaftlichen Niedergang ist es wie mit der Zuckerkrankheit Diabetes: Man spürt sie erst, wenn es zu spät ist und Amputationen unumgänglich werden.

Wolfgang Bok ist freier Publizist und lehrt an der Hochschule Heilbronn strategische Kommunikation. Er war Chefredaktor der «Heilbronner Stimme».

3. French Political Culture – What the hell is a “Republican Arc”?

LE FIGARO

« Sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur. » Beaumarchais

[«L'arc républicain», un espace politique à géométrie variable \(lefigaro.fr\)](https://www.lefigaro.fr)

«L'arc républicain», un espace politique à géométrie variable

Par [Eloïse Cimbidhi](#)

Publié le 01/08/2023 à 07:00



Olivier Véran, Jacques Chirac et Marine le Pen. *François BOUCHON / François BOUCHON / AFP / CHRISTOPHE ARCHAMBAULT*

MOT À MAUX (8/9) - Notion protéiforme, l'adjectif «républicain» est devenu une arme d'excommunication dans l'arsenal macroniste.

Q

u'ils soient adeptes de la langue de bois ou en proie à la novlangue, les responsables politiques de tout bord partagent un vilain défaut: leurs prises de parole sont truffées de mots-valises. Des concepts galvaudés, qu'ils convoquent à longueur de journée pour servir un argumentaire subjectif et chargé en présupposés. Cet été, Le Figaro revient sur ces réflexes rhétoriques qui ont viré aux tics de langage.

«Ni extrême gauche, ni extrême droite. Nous sommes dans l'arc républicain», énonçait Olivier Véran le 22 juin 2022, lorsque la majorité relative s'interrogeait sur les [éventuels accords de coalition qu'il lui faudrait nouer à l'Assemblée](#). La rengaine vise alors à exclure La France insoumise et le Rassemblement national de toute discussion. Mais que désigne cet «arc républicain», aux contours flous et équivoques? Simple élément de langage ou réel espace politique à défendre?

*«L'arc est une figure géométrique, qui n'est pas sans rappeler l'hémicycle de l'Assemblée nationale. Elle trace une frontière entre l'intérieur et l'extérieur du périmètre républicain», explique Bruno Cautrès, chercheur au CNRS et politologue au Cevipof. «La rhétorique macronienne du centre vise à considérer que [tout ce qui n'est pas dans cet espace centriste n'est pas républicain](#) », abonde Benjamin Morel, maître de conférences en droit public. Mais si le qualificatif «républicain» s'arme aujourd'hui d'un «arc», il n'a pas fallu attendre l'ère Macron pour voir l'argument «républicain» modeler la vie politique française. Adjectif malléable, «*chamallow*» pour l'historien politique Nicolas Roussellier, le terme «républicain» a revêtu des acceptions différentes au gré des époques.*

Clairement délimité au début de la III^e République, le champ républicain mobilise alors l'ensemble des défenseurs de la République contre la monarchie. «*Ce "front républicain" continuera même lorsque*

la droite fera son aggiornamento républicain dans les années 1890», détaille Benjamin Morel. À partir des années 1920, la notion «républicaine» évolue ensuite pour devenir selon lui *«une conjonction des centres pour rejeter les formations les plus polarisées»*. D'abord auréolés par leur rôle dans la Résistance, les communistes et les gaullistes sont ainsi rejetés du champ républicain dès 1947 par la troisième force, une coalition centriste qui se forme en opposition hostile à la IV^e République. Pour Nicolas Roussellier, l'arc républicain s'impose alors comme *«une arme politique utilisée à des fins d'excommunication»*.

«Se méfier de l'idée de front républicain»

Dans la foulée, l'avènement de la V^e République provoque pourtant une profonde recomposition de la vie politique, intégrant de facto les gaullistes à l'arc républicain. Tout comme les communistes, dont le concours est désormais nécessaire à la réussite de la gauche. La percée du Front national, au début des années 1980, marquera ensuite un nouvel ébranlement du champ républicain, en ce qu'elle entraînera la création d'un front républicain auquel souscrivent mécaniquement la droite et la gauche dites «de gouvernement», sans toutefois apparaître totalement à l'aise avec le sujet.

Au point que Jacques Chirac ne s'opposera pas à une liste commune RPR/FN à Dreux en 1983, tandis que Martine Aubry (PS) appellera à *«se méfier de l'idée de front républicain»* en 1995. Seul le second tour de la présidentielle de 2002 signera l'apogée d'un front républicain incontesté: tous les candidats, à l'exception de la trotskiste Arlette Laguiller, appellent alors à voter pour Jacques Chirac face à Jean-Marie Le Pen, lui offrant une victoire écrasante (82,21 %) et un record historique de voix à la clé, avec 25,54 millions de suffrages. Soit environ un cinquième de plus que les 20,74 millions de bulletins recueillis quinze ans plus tard par Emmanuel Macron (66,10 %), en 2017, face à Marine Le Pen.

«Ce qui s'était passé en 2002 derrière Jacques Chirac ne peut pas se répéter avec moi», prévenait d'ailleurs Emmanuel Macron dans *Le Figaro* dans l'entre-deux-tours, prenant acte d'une certaine banalisation des idées nationalistes, et enterrant de fait le concept de front républicain. Celui-là même que ses troupes ont remis au goût du jour cinq ans plus tard, lorsqu'ils en ont eu besoin pour tenter de limiter la casse dans l'entre-deux-tours des législatives de 2022.

«Stratégie de positionnement»

Ainsi, La France insoumise s'est à son tour vue exclue de l'arc républicain, au moment même où Jean-Luc Mélenchon réalisait le meilleur score de sa carrière politique en s'imposant comme le troisième homme de la dernière présidentielle (21,95 %). En cause, selon Nicolas Roussellier, le rapport ambigu que LFI entretient avec *«la violence et la laïcité»*, sur fond de défiance vis-à-vis de la police et de clientélisme communautariste. *«La laïcité est un outil à géométrie variable, utilisé pour exclure de l'arc républicain, d'un côté comme de l'autre»,* constate Benjamin Morel.

Simple *«élément de langage»* pour Benjamin Morel, l'arc républicain est selon lui une *«stratégie de positionnement qui permet au centre de donner des gages de bon et mauvais républicanisme à sa gauche et à sa droite»*. Une tactique qu'il explique par la «dé-bipolarisation» de la vie politique. *«Le champ politique est plus complexe depuis la synthèse électorale centriste effectuée par Emmanuel Macron. Les formations polarisées sont rejetées de l'arc centriste comme étant antirépublicaines, même si ça n'a pas toujours à voir avec la notion de République»,* analyse-t-il. Comme pour laisser entendre que les contours de l'arc républicain dépendront demain de la manière dont les clivages se reconstituent dans l'après-Macron.

https://www.lemonde.fr/idees/article/2023/12/13/l-arc-republicain-un-concept-destine-a-exclure-certains-du-champ-de-la-legitimite-politique_6205527_3232.html

L'« arc républicain », un concept « destiné à exclure certains du champ de la légitimité politique »

Utilisé pour disqualifier les extrêmes face aux partis de gouvernement, ce terme s'est substitué au fameux « front républicain », qui visait le Front national. Il symbolise aujourd'hui la tripartition du paysage politique.

Par [Marion Dupont](#)

Publié le 13 décembre 2023 à 07h30



Le fondateur de La France insoumise, Jean-Luc Mélenchon, est souvent désigné par la majorité présidentielle comme étant « hors de l'arc républicain ». CHARLY TRIBALLEAU / AFP

Histoire d'une notion. « *C'est inacceptable. Pour moi, Jean-Luc Mélenchon s'est mis en dehors de l'arc républicain.* » Recueillis le 6 décembre sur RTL à la suite d'un post du chef de file de La France insoumise (LFI) sur le réseau social X attaquant la journaliste Ruth Elkrief, ces propos de Gérard Larcher ont été éclipsés par le [« ferme ta gueule » adressé à la fin de l'interview au même Jean-Luc Mélenchon.](#) L'utilisation par le président du Sénat de l'expression « arc républicain » constitue pourtant, elle aussi, un intéressant signe des temps.

Que recouvre la notion d'« arc républicain » ? Utilisée par le camp présidentiel depuis le premier quinquennat d'Emmanuel Macron, et de plus en plus régulièrement depuis la campagne pour les élections législatives de 2022, elle a ensuite été reprise à leur compte par d'autres acteurs politiques – comme, ici, le républicain Gérard Larcher. Selon la sémiologue Cécile Alduy, professeure à Stanford (Californie) et chercheuse associée au Cevipof, « *il s'agit d'abord, avec cette expression, de décrire la nouvelle tripartition du champ politique, qui verrait un grand champ "républicain" au centre et deux "extrêmes" qui le borderaient de part et d'autre* » – à l'extrême droite avec le Rassemblement national, à l'extrême gauche avec La France insoumise.

Employée par les membres des « partis de gouvernement » pour cadrer le débat, l'expression leur permet de se placer dans la continuité des présidences précédentes, [tout en disqualifiant leurs adversaires plus contestataires.](#) Mais là n'est pas son seul avantage, estime Cécile Alduy. « *C'est aussi une manière de créer un nouveau clivage, existentiel, entre ceux qui défendraient la République et les valeurs républicaines au sens large, et une menace populiste ou antirépublicaine. C'est donc un concept à usage offensif, destiné à exclure certains du champ de la légitimité politique, au gré des débats.* »

[Mobiliser ses électeurs en appelant à défendre la République et ses valeurs n'est pas une stratégie nouvelle](#), tant s'en faut. Sous la III^e République, déjà, les partisans du nouveau régime prennent l'habitude, au second tour des

élections législatives, de se désister en faveur du candidat républicain le mieux placé. Cette « *discipline républicaine* » resurgit et se transforme tout au long du XX^e siècle, à la faveur des bouleversements politiques. Alors qu'en 1956 le mouvement poujadiste menace de remporter les élections législatives, Jean-Jacques Servan-Schreiber donne ainsi le nom de « *front républicain* » à la coalition de centre-gauche qui se constitue pour lui faire barrage. Mais c'est à partir des années 1980, avec la stabilisation du vote lepéniste, que la rhétorique du « front républicain » va expérimenter le succès qu'on lui connaît : dès lors, droite et gauche sont censées se désister l'une pour l'autre en cas de présence au second tour d'un candidat du Front national.

Manœuvre électoraliste

Ce discours de la défense de la République présente cependant l'inconvénient – ou l'avantage – de ne pas définir précisément ce qu'est ce régime qu'il s'agit de protéger, ni ce que sont les « valeurs républicaines » qui réunissent ses partisans. Résultat : l'invocation de ces dernières finit, au fil des années, par n'être plus perçue que comme une manœuvre électoraliste. « *Le problème vient de l'incapacité de l'espace public à expliquer ce qu'est la République, pointe l'historien Nicolas Lebourg. Ce n'est pas juste un nom, mais un régime, avec des normes où, par exemple, l'incitation à la discrimination n'est pas une option mais un délit, où la scolarisation n'est pas un service consommé, mais un projet démocratique et national...* »

Est-ce pour cela que l'invocation de l'« arc républicain » a aujourd'hui remplacé celle du « front républicain » ? Aux yeux d'Emilien Houard-Vial, doctorant au centre d'études européennes et de politique comparée de Sciences Po, l'abandon du terme « front » par un certain nombre d'acteurs politiques était avant tout rendu nécessaire par la reconfiguration du champ politique français : « *Le terme "front" est historiquement attaché à la gauche, avec l'idée d'un dépassement des oppositions entre organisations pour s'allier contre un ennemi commun. Il apparaît donc logique qu'une alliance excluant également la gauche radicale de LFI porte une dénomination différente.* »

Alors que l'expression était employée à l'origine par les partis respectueux de l'Etat de droit désireux de se reconnaître entre eux dans [l'Italie des années de plomb](#) (de la fin des années 1960 au début des années 1980) – quand la Première République italienne était confrontée à de puissantes vagues terroristes d'extrême droite et d'extrême gauche –, sa transposition dans le système partisan contemporain révèle une incompréhension du droit et de l'histoire par les élites politiques, estime Nicolas Lebourg : « *Si on peut faire une liste de mille kilomètres de reproches aux partis parlementaires de gauche, aucun n'évoque une atteinte au bloc de constitutionnalité, y compris LFI.* » « *Le passage du front à l'arc dans la rhétorique d'un certain nombre d'acteurs politiques signifie en tout cas la fin de l'unanimité sur qui sont les ennemis du système politique républicain, et, parmi ceux-ci, qui en constitue l'ennemi principal* », note de son côté Emilien Houard-Vial. Là où le « front » indiquait une limite nette, les contours précis de l'« arc », eux, restent à définir.

https://www.lemonde.fr/politique/article/2024/02/19/dans-un-entretien-inedit-a-l-humanite-emmanuel-macron-veut-convaincre-qu-il-ne-mene-pas-une-politique-d-extrême-droite_6217287_823448.html

Dans un entretien inédit à « L'Humanité », Emmanuel Macron veut convaincre qu'il ne « mène pas une politique d'extrême droite »

Le chef de l'Etat assure n'avoir « jamais considéré que le RN ou Reconquête ! s'inscrivaient dans "l'arc républicain" » et défend la suppression du droit du sol à Mayotte pour « casser le phénomène migratoire ».

Par [Nathalie Segaines](#)

Publié hier à 06h00, modifié hier à 09h44



Emmanuel Macron, lors de la signature de l'accord bilatéral entre la France et l'Ukraine, au palais de l'Élysée, le 16 février 2024. CYRIL BITTON / DIVERGENCE POUR « LE MONDE »

A trois mois et demi des élections européennes, Emmanuel Macron se place en première ligne face au Rassemblement national (RN). Dans [une interview au quotidien L'Humanité](#) lundi 19 février – la première d'un président de la République en exercice au journal communiste en cent vingt ans d'histoire –, il invite à « *ne pas laisser le combat contre l'immigration clandestine à l'extrême droite* ». « *La nation, ce sont des droits et des devoirs, argue-t-il. Si elle est ouverte à tous les vents, que les immigrés irréguliers peuvent avoir accès à des droits sans y contribuer, qu'est-ce que cela produit ? Pourquoi croyez-vous que les classes populaires se tournent vers le RN ? (...) Ce combat est républicain.* »

A ses yeux, « *le sentiment de perte de contrôle alimente le RN. Beaucoup de ses électeurs considèrent l'Europe comme un monde trop ouvert, trop compliqué. Donc la formule magique serait le retour au nationalisme* ».

Critiqué à gauche pour sa loi « immigration » du 26 janvier 2024, votée par le RN, le chef de l'Etat, sur la défensive, réplique que « *des politiques très à gauche* » ont été menées dans les années 1980, qui « *ont conduit à l'entrée, à l'Assemblée, du Front national [devenu le Rassemblement national], résolument antisémite et négationniste, ce que n'est plus ouvertement le RN. Tout cela doit conduire à l'humilité* ».

Relativisant sa responsabilité dans la montée de ce parti ces dernières années, Emmanuel Macron estime que « *c'est la société qui a normalisé et banalisé l'extrême droite. Elle est invitée sur tous les plateaux de télévision depuis plus de dix ans* ».

Le RN et « des groupes d'extrême gauche » mis sur le même plan

S'il a, de son côté, invité Marine Le Pen à assister, en tant que présidente du groupe RN à l'Assemblée nationale, à la panthéonisation mercredi des résistants communistes Missak et Mélinée Manouchian, c'est qu'il est de son « *devoir d'inviter tous les représentants élus par le peuple français* », justifie-t-il. Il ne lui revient pas, considère-t-il, de « *faire le tri entre eux* », « *par un geste arbitraire* ».

Le parti d'extrême droite ferait cependant mieux de s'abstenir mercredi, juge Emmanuel Macron. « *Comme pour l'hommage à Robert Badinter dont les élus du RN étaient absents, l'esprit de décence, le rapport à l'histoire devraient les conduire à faire un choix (...), compte tenu de la nature du combat de Manouchian* », suggère le chef de l'Etat.

« *Juifs, Hongrois, Polonais, Arméniens, communistes, ils ont donné leur vie pour notre pays* », rappelle-t-il, mais aucune figure de la résistance communiste, et a fortiori aucun résistant étranger, n'avait eu droit jusqu'ici à cet honneur. « *C'est une façon de faire entrer toutes les formes de la Résistance intérieure, dont certaines trop longtemps oubliées.* »

Dans cet entretien fleuve, Emmanuel Macron met sur le même plan le RN et « *des groupes d'extrême gauche* », qui « *n'adhèrent pas à la République et à ses valeurs* ». Un propos qu'il doit nuancer face aux objections du quotidien communiste : il vise en réalité, précise-t-il, « *certaines personnalités de La France insoumise* », qui, « *par leurs positions* », « *combattent les valeurs de la République* ».

Le locataire de l'Élysée n'a en revanche aucun mal à contredire son premier ministre. Gabriel Attal affirmait le 6 février que « *l'“arc républicain”, c'est l'Hémicycle* », se disant prêt à travailler avec toutes les forces politiques représentées à l'Assemblée nationale, car derrière ces partis, il y a « *des millions de Français qui ont voté* ». Il assure n'avoir, lui, « *jamais considéré que le RN ou Reconquête ! s'inscrivaient dans “l'arc républicain”* ». Et avoir « *toujours considéré, comme avec la loi “immigration”, que les textes importants ne devaient pas passer grâce à leurs voix. Ce distinguo suffit à dire où j'habite* ».

« **Nous devons casser le phénomène migratoire à Mayotte** »

Se confrontant comme rarement aux critiques de la gauche, dont les voix risquent de manquer le 9 juin, lors des élections européennes, Emmanuel Macron refuse de laisser « *accréditer l'idée qu'il mènerait une politique d'extrême droite* ».

Ainsi défend-il sa proposition controversée de réviser la Constitution pour supprimer le droit du sol à Mayotte, ce département français au cœur de l'archipel très pauvre des Comores. « *Il est légitime de poser cette question car les Mahorais souffrent*, juge-t-il. *Ils ont d'ailleurs accueilli très positivement cette proposition, quelles que soient leurs sensibilités politiques. Nous devons casser le phénomène migratoire à Mayotte, au risque d'un effondrement des services publics sur l'île.* » « *Des familles y circulent et arrivent en France, via Mayotte, où elles ont accès à des prestations complètement décorrélées de la réalité socio-économique de l'archipel* », souligne-t-il. Ce qui fait de ce département français « *la première maternité de France, avec des femmes qui viennent y accoucher pour faire des petits Français. Objectivement, il faut pouvoir répondre à cette situation* », affirme-t-il.

« *A cela s'ajoute un nouveau phénomène, ces derniers mois, compte tenu des difficultés sécuritaires dans la région des Grands Lacs : une arrivée massive de personnes en provenance de Tanzanie et d'autres pays* », explique-t-il. Pour « *casser ce phénomène migratoire* », M. Macron veut aussi « *restreindre l'accès aux droits sociaux pour les personnes en situation irrégulière* ».

Mais le président assure que « *restreindre le droit du sol pour Mayotte ne signifie pas le faire pour le reste du pays* », comme le réclament la droite et l'extrême droite. « *Je reste très profondément attaché à ce droit pour la France* », assure-t-il. Selon lui, cette proposition de révision de la Constitution « *n'est pas une attaque à la République indivisible, car la Constitution la reconnaît aussi comme plurielle et décentralisée* ». « *Nous pouvons adapter la Loi fondamentale aux territoires ultramarins : nous l'avons fait pour la Polynésie française, pour la Nouvelle-Calédonie* », rappelle-t-il.

Enfin, interrogé sur la guerre entre Israël et le Hamas, Emmanuel Macron affirme avoir dit au premier ministre israélien, Benjamin Netanyahu, auquel il a parlé mi-février, qu'à ses yeux, « *Rafah était un point de rupture* ». « *Une démocratie ne peut pas faire ce qu'Israël est en train de faire* », condamne-t-il.

DIRE TOUT ET SON CONTRAIRE

L'arc républicain, cette arme qu'Emmanuel Macron retourne contre la République

Après les déclarations de Gabriel Attal pour qui "l'arc républicain, c'est l'hémicycle (Assemblée nationale)", Emmanuel Macron a confié dans un entretien ne jamais avoir considéré le parti de Marine Le Pen comme inclus dans l'arc républicain.

[Luc Rouban](#)

Atlantico : Emmanuel Macron continue son "en même temps". Dans un entretien accordé à L'Humanité, le chef de l'État désavoue son premier ministre. Selon Gabriel Attal, "l'arc républicain, c'est l'hémicycle", ce qui inclut le Rassemblement National. Pas pour le locataire de l'Élysée qui affirme n'avoir "jamais considéré que le RN ou Reconquête! s'inscrivaient dans l'arc républicain". Ces revirements fragilisent-ils la République ?

Luc Rouban : On peut partir du principe que tous les élus ayant respecté la Constitution, le code électoral et les règles de droit font d'office partie de l'arc républicain. À partir du moment où, dans leur fonction électorale, ils respectent l'esprit des institutions et les libertés publiques sans appeler à l'insurrection, à la violence ou au renversement du régime, il devient difficile de les exclure de la sphère républicaine. À la limite, les députés LFI sont plus vulnérables sur ce terrain que les députés RN qui se sont appliqués à se notabiliser et à jouer le jeu des règles de l'Assemblée nationale.

La différence de position entre le président de la République et le Premier ministre sur la place qu'occupe le RN dans le paysage politique français révèle la divergence des stratégies et mine la cohérence de l'action gouvernementale. Le Président tente de réduire le RN à l'ancien FN afin de le renvoyer à son héritage extrémiste, xénophobe et raciste et de l'affaiblir pour démontrer son côté « périphérique » et insignifiant, ce qui lui avait d'ailleurs bien réussi lors de ses deux débats de second tour avec Marine Le Pen en 2017 comme en 2022. Le Premier ministre, lui, doit assumer la droitisation du macronisme et envisager toutes les solutions sinon de coalition du moins d'alliances même au cas par cas avec certains députés RN afin de faire passer des projets de loi et des réformes sans recourir systématiquement au 49.3 qui donne l'image d'un coup de force contre une opposition plus importante que la majorité relative qu'il dirige.

Cette divergence tend à montrer que les deux principaux acteurs de la République ne partagent pas le même temps politique. Emmanuel Macron est inquiet pour 2027 et la possibilité de poursuivre à travers un autre candidat l'œuvre de réforme qu'il a entreprise alors que le Premier ministre est sans doute plus inquiet sur le court terme avec la multiplication des colères et des crises, comme celle de l'agriculture qui exige des réponses rapides. En soi, cette divergence ne fragilise pas la République mais plutôt la cohérence politique du macronisme écartelé désormais entre une gestion du court terme sur le mode managérial et son inscription comme doctrine humaniste devant s'imposer au nom de l'indignation morale que le RN est censé susciter dans les classes moyennes et supérieures diplômées, ce qui est de moins en moins le cas.

La stratégie d'Emmanuel Macron de remplacer le clivage traditionnel gauche/droite par le clivage mondialiste/souverainiste tend à faire penser que l'alternance est impossible. Ce manque d'alternative n'est-il pas dangereux pour la démocratie ?

Le problème, c'est que les enquêtes tendent désormais à montrer que cette alternance est devenue tout à fait possible sinon probable. En vampirisant les partis modérés de gauche comme de droite, le PS comme LR, et en faisant du RN le seul pôle d'opposition dans l'espoir de combattre une formation poussive, extrémiste et désuète encombrée de personnages peu recommandables, le macronisme s'est retrouvé avec un adversaire qui a évolué, qui s'est repositionné sur le terrain social et qui est devenu bien plus difficile à battre. Le RN a capté

des électors de droite, centristes et des abstentionnistes et s'est mis en phase avec la demande politique principale des Français qui consiste à jouer à la fois la carte de la sécurité, de la protection, et la carte d'un libéralisme modéré sachant renforcer les services publics. Il reste, néanmoins, que ce duopole ne convient pas à tous les électeurs qui vont aller se réfugier dans l'abstention. Mais celle-ci renforce le climat de défiance à l'égard du politique et finit par miner la légitimité de toutes les actions entreprises par le gouvernement.

Emmanuel Macron n'a pas construit de ligne politique claire, ni de parti qui semble en capacité de survivre à la fin de son second mandat. Est-ce une faute ?

Ce n'est pas une faute dans le sens où Emmanuel Macron a surfé sur le socialisme pour le dépasser par le social-libéralisme dans le cadre d'une aventure individuelle un peu bonapartiste en 2017. Son accès au pouvoir a par ailleurs été facilité par la grande fatigue des Français à l'égard des appareils partisans, à droite comme à gauche, qui les saoulaient tous les soirs au journal de 20 heures avec leurs querelles intestines et leurs luttes mesquines de pouvoir qui ne ravissaient que l'entre-soi du septième arrondissement de Paris. Par définition, le macronisme est une volonté de dépasser le cadre habituel des partis politique dans l'espoir de retrouver aussi l'esprit du gaullisme, lui-même dans la rupture avec le désastre de la IV^e République, même si cet espoir s'est vite évanoui lorsqu'il est apparu qu'aucun gouvernement ne lancerait le moindre référendum.

Le macronisme s'est donc érigé en doctrine de l'absence d'appareil et de doctrine, préférant jouer la carte d'une forme de management politique au cas par cas dans le traitement de chaque dossier. Le problème est que cette posture, qui se voulait pragmatique, s'est révélée fort peu efficace sur le terrain politique, conduisant les gouvernements à s'aligner peu à peu sur l'évolution de l'opinion qui se droitisait. Au final, cette pratique managériale est devenue pour beaucoup d'électeurs le discours d'une forme d'impuissance sur la réalité qui restait étrangement indifférente aux discours des « communicants ». La question de la survie et de l'héritage du macronisme reste donc entièrement posée.

En essayant de marginaliser les extrêmes, aussi bien le RN que LFI, Emmanuel Macron ne répond pas sur le fond. Mais cette stratégie ne laisse-t-elle pas prospérer leur argument ?

En marginalisant les deux bouts de l'arc (LFI et extrême-gauche d'un côté, RN et Reconquête de l'autre sans oublier l'électorat de Nicolas Dupont-Aignan) on écarte de fait environ 58% des électeurs qui se sont exprimés lors du premier tour de l'élection présidentielle de 2022, ce qui fait tout de même beaucoup. La République ne serait alors plus défendue que par 42% des électeurs qui votent. On peut lire dans cette stratégie de rejet une forme d'élitisme qui conduit à penser que certains électeurs sont, sinon indignes de la République, du moins extérieurs à celle-ci et au champ de la « politique normale » qui doit être conduite entre personnes bienséantes. Des esprits chagrins pourraient y voir une forme de mépris social d'autant plus que la sociologie de cet électorat montre, à droite comme à gauche, qu'il est essentiellement composé de catégories socioprofessionnelles populaires ou moyennes. De ce fait, effectivement, cela risque de verrouiller une opposition qui ne se joue plus seulement sur le terrain politique, programme contre programme, mais qui se joue en termes de dignité blessée, ce qui est fort dangereux pour la vie démocratique. On ne se révolte pas contre des mesures gouvernementales mais contre des discours ou des postures qui vous renvoient à votre insignifiance sociale. Donc, effectivement, on réamorce en permanence la crise démocratique et l'attire pour la radicalité.

L'« arc républicain », selon Macron : une figure à géométrie très variable

[Sophie Coignard](#)

LA CHRONIQUE DE SOPHIE COIGNARD.

Cet « arc » se rétracte, puis s'étend, puis se rétracte à nouveau... au gré des humeurs et des calculs du président.

Publié le 20/02/2024 à 07h11

« Ce n'est pas la girouette qui tourne, c'est le vent », disait Edgar Faure en 1966, après avoir accepté le portefeuille de l'Agriculture dans le gouvernement Pompidou, sous la réprobation de ses anciens amis politiques. Si [Emmanuel Macron](#) suit ce précepte, il fait face à des bourrasques particulièrement capricieuses, de nature à déboussole les Français. Il semble se tourner vers des points cardinaux opposés, au gré des circonstances, en quête de la martingale magique contre le Rassemblement national.

Dans la même interview, le chef de l'État recommande à Marine Le Pen et à Jordan Bardella de ne pas assister à la [cérémonie d'entrée au Panthéon du résistant étranger Missak Manouchian](#) : « Les forces d'extrême droite seraient inspirées de ne pas être présentes, compte tenu de la nature du combat de Manouchian. » Mais n'est-ce pas l'Élysée qui les a invités ?

Toutefois, ce n'est rien comparé à la manière dont Emmanuel Macron, depuis un an, ne cesse de se contredire sur un sujet politique déterminant. En mai 2023, Élisabeth Borne, alors Première ministre, qualifie le RN d'« héritier de Pétain » au micro de radio J. Elle assure ne pas croire « du tout à la normalisation du Rassemblement national », qui véhicule « une idéologie dangereuse ». Colère d'Emmanuel Macron, [qui la recadre sèchement et le fait savoir](#).

Il veut en finir avec les « mots des années 1990 qui ne fonctionnent plus » et attaquer le parti de Marine Le Pen « par le concret ». D'ailleurs, il invite quelque temps plus tard Jordan Bardella à participer aux « Rencontres de Saint-Denis ». Le 16 janvier 2024, lors de sa conférence de presse, il traite le RN de « parti de l'appauvrissement collectif » et « du mensonge », mais semble garder le cap : ne pas l'attaquer « avec des leçons de morale ».

Le « en même temps » devenu « à tout vent »

Le Premier ministre, Gabriel Attal, va plus loin, le 6 février, dans les colonnes du Monde : « Moi, je considère que l'arc républicain, c'est l'hémicycle. » Une conception confirmée par le président trois jours plus tard à Bordeaux : « Tous les partis qui sont présents à l'Assemblée ont été choisis par nos compatriotes et on ne fait pas le tri dans l'expression du suffrage universel. » Pas de tri le 9 février, mais un tri très sélectif dix jours plus tard. Comprenez qui pourra...

À lire aussi [Emmanuel Macron-Gabriel Attal : premiers tiraillements en coulisses](#) Dans le combat contre le RN, Emmanuel Macron a perdu une bataille ce lundi. Ses propos ont fait les délices de Jordan Bardella, en déplacement dans les Alpes-Maritimes : « Nous étions républicains il y a quelques jours, de l'aveu même du Premier ministre, nous ne le sommes plus. En réalité, les Français en ont assez d'être insultés, méprisés par un président de la République qui a érigé l'outrance et l'invective en méthode de gouvernement. » Cela s'appelle l'effet boomerang.

Le chef de l'État, en outre, aura désavoué, en moins d'un an, deux de ses Premiers ministres, Élisabeth Borne en mai dernier, Gabriel Attal aujourd'hui, en leur opposant des arguments radicalement contraires : pas de leçons de morale à la première, pas d'inclusion du RN dans l'arc républicain au second. Ainsi, le « en même temps » est devenu le « à tout vent ». À moins de quatre mois des élections européennes, dire que c'est inquiétant relève de l'euphémisme.